



IRAK, UNE CHRÉTIENTÉ À PROTÉGER



LES LARMES DE SAINT PIERRE
(Le Guerchin, 1647)

LE pape François s'est rendu en Irak du 5 au 8 mars derniers. Voyage célébré comme "historique". Premier déplacement d'un Souverain Pontife dans ce qui fut autrefois la Mésopotamie, berceau d'une très ancienne Chrétienté, mais sur le point de s'éteindre à l'issue d'une guerre civile qui a ravagé, après la chute de son dirigeant Saddam Hussein, un pays à très forte majorité musulmane. Premier voyage du Pape en dehors de la cité du Vatican depuis le début de la crise sanitaire.

Selon la clameur unanime des gens d'Église et du monde, ce voyage, comme tous les autres d'ailleurs, fut une "pleine réussite". Joe Biden, en personne, non pas comme fils de l'Église puisqu'il est catholique, mais en tant que président de la première puissance politique, économique et militaire du monde a salué ce voyage comme « *un symbole d'espoir pour le monde entier* ». Mais cette unanimité dans l'éloge ne doit pas nous empêcher de mesurer l'inanité de ce voyage quant à l'avènement du Royaume de Dieu. Ces applaudissements devraient, au contraire, rappeler au pape

François l'avertissement sévère de Notre-Seigneur : « *Malheur à vous, lorsque tous les hommes diront du bien de vous ; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les faux prophètes.* » (Lc 6, 26)

Il semble pourtant que François rencontre certaines oppositions, au sein même de l'Église. Durant sa conférence de presse, il l'a reconnu sans détour : « *Vous savez qu'il y a des critiques : que le Pape n'est pas courageux, qu'il est un inconscient qui prend des mesures contre la doctrine catholique, qu'il est à un pas de l'hérésie, qu'il y a des risques.* »

On lui fait des objections d'ordre théologique, d'ordre doctrinal dans cette Rome où « *après ces mois d'emprisonnement, je me suis senti un peu prisonnier* » ? Lui, en pleine liberté de mouvement, par contraste à l'immobilisme romain enfermé dans des catégories ecclésiales et théologiques, certes nécessaires, a su poser en trois jours, avec grâce, aux acclamations de l'univers, plébiscité par les peuples, races et religions hier encore ennemis mortels, des gestes apostoliques, missionnaires, prophétiques

mêmes, prémices d'une réconciliation générale au sein d'une nation déchirée, ravagée, par plus de quinze années de guerre civile, et théâtre de conflits internationaux à portée mondiale.

S'applique exactement à François ce que notre Père écrivait de Paul VI en janvier 1965, après ses pèlerinages à Jérusalem et Bombay : « L'œuvre qu'il poursuit est celle même de Jean XXIII, mais sur ce nouveau mode, personnel et non plus conciliaire. Il la fonde sur l'affirmation d'une transcendance absolue de la papauté, seule capable de réaliser un accord unanime général, pluri-racial et même religieux. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 195 du 25 janvier 1965) « Se dégageant du cadre traditionnel qui faisait du Pape exclusivement le Chef et le Père des fidèles catholiques, il se considère comme un prophète pour toute l'humanité et le père de tous les hommes, de toutes couleurs et religions. Ainsi met-il en œuvre, comme si déjà tous étaient d'accord, cette nouvelle société universelle des hommes de bonne volonté bâtie sur des principes naturels accessibles à tous. Ainsi le pèlerinage à Jérusalem semble avancer la réconciliation des juifs, des Arabes et des chrétiens d'Orient et d'Occident. Le voyage à Bombay lance un pont entre deux mondes. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 211 du 1^{er} septembre 1965)

Mais encore fallait-il faire sauter dans la doctrine même de l'Église un verrou de taille. Aussi quelques mois plus tard, Paul VI eut-il l'audace d'anticiper la décision définitive du Concile en une matière pourtant âprement discutée par les Pères... car clairement hérétique, en proclamant le 4 octobre 1965 à la tribune de l'ONU, comme cela, en passant à New York, en toute simplicité, au détour d'un simple discours, « *les droits et les devoirs fondamentaux de l'homme (...), sa dignité, sa liberté et avant tout sa liberté religieuse* ».

Donc, ces voyages apostoliques, programmés bien longtemps à l'avance, organisés très minutieusement, revêtent toujours une grande importance aux yeux mêmes des Souverains Pontifes dans l'exercice de cet étrange magistère, nouveau, messianique venant s'associer, s'ajouter à leur pouvoir d'enseignement traditionnel.

Mais qu'est-ce qui a finalement décidé le pape François à prendre l'avion et s'envoler vers une pareille destination ? Il l'a expliqué en toute "ingénuité" aux journalistes : « *L'un d'entre vous m'a donné la dernière édition espagnole du livre POUR QUE JE SOIS LA DERNIÈRE, de Nadia Mourad. Je l'ai lu en italien, c'est l'histoire des Yazidis. Et Nadia Mourad raconte des choses terrifiantes. Je vous recommande de le lire, il peut sembler pesant sur certains points, mais c'est pour moi la raison fondamentale de ma décision.* »

On pouvait s'attendre à ce que ce soit le sort de ses petites brebis de Mésopotamie, c'est-à-dire les chrétiens d'Irak dont beaucoup sont morts ou ont dû quitter leur pays pour prendre le chemin de l'exil, qui ait ému le cœur du Saint-Père. Non, ce qui émeut le Pape ce sont ces adeptes d'une religion syncrétiste mélangeant éléments chrétiens, islamiques, gnostiques et même zoroastriens. Méprisés jusqu'au dernier degré par les musulmans eux-mêmes parce qu'adorateurs de l'Ange-Paon ressemblant à Iblis c'est-à-dire Satan, ils les ont beaucoup persécutés, c'est vrai.

Mais pleurer, comme l'a fait le Pape, à grand bruit sur le sort de ces malheureux sans d'ailleurs songer le moins du monde à les sortir de leur vraie misère qui est précisément ce tissu de croyances syncrétistes, en faire même l'un des ressorts essentiels de ce voyage, c'est avilissant pour l'Église tout entière, ça l'est surtout pour la communauté chrétienne d'Irak, reléguée du coup au même rang que ces va-nu-pieds spirituels, communauté si persécutée, si méritante et si abandonnée... seule témoin de la lumière de Notre-Seigneur sur cette terre de Mésopotamie dont les musulmans ont fait un désert et même un enfer...

...Car l'Irak depuis des décennies est un enfer... Certes la lecture des discours et sermons du pape François est impressionnante. Ils évoquent tous des persécutions, des destructions, des divisions entre les communautés. Mais la situation réelle du pays, que ce soit celle du passé ou du présent, est finalement à peine évoquée, donnant un sentiment pénible de mots convenus, retenus... montrant bien qu'aucun progrès ne résultera d'un tel voyage, en particulier pour les catholiques. Pour le comprendre, il nous faut dégager quelques traits essentiels de l'histoire de la Chrétienté du Pays aux deux fleuves.

ORIGINES DE LA CHRÉTIENTÉ DE MÉSOPOTAMIE

Le récit de la Pentecôte dans les Actes des Apôtres témoigne de ce que des habitants de la Mésopotamie, présents à Jérusalem ont été parmi les auditeurs de leur toute première prédication, au sortir même du Cénacle. « *Parthes, Mèdes et Élamites, habitants de la Mésopotamie (...), Juifs de naissance et convertis, Crétois et Arabes, tous nous les entendons parler dans nos langues des merveilles de Dieu.* » (Ac 2, 9-11) De retour dans leur pays, ils furent les premiers témoins de la mort et de la résurrection de Notre-Seigneur.

Au moment où le christianisme triomphe dans l'Empire romain au début du quatrième siècle, la Perse Sassanide, qui domine sur les territoires de l'actuel Irak, est en plein effort de centralisation et d'unification, fondées sur l'unité religieuse autour du zoroastrisme. Elle compte déjà de nombreuses communautés chrétiennes, notamment en Babylonie, autour

de Séleucie-Ctésiphon et en Adiabène, autour de Nisibe (dans l'actuelle Turquie) et Arbèle (l'actuelle Erbil, dans le Kurdistan irakien). Ces communautés, attirées par la civilisation occidentale et chrétienne soupirent après la protection de Rome. Et lorsque la guerre s'allume entre Rome et la Perse, les évêques et leurs peuples essuieront une violente persécution entre 340 et 379 ; autant comme chrétiens que comme « partisans des Romains ».

Au commencement du cinquième siècle, les persécutions prennent fin et l'Église s'organise véritablement. Marouta, évêque de Martyropolis, favorise la constitution d'une hiérarchie ferme, sous l'autorité de l'évêque de Séleucie-Ctésiphon qui devient *catholicos* (chargé de tous) des Perses. Marouta obtient du Roi la tenue d'un synode qui adopte en 410 les canons de Nicée ainsi que la hiérarchie et la discipline de l'Église latine. Peu après, cependant, le *catholicos* des Perses rejette le protectorat des évêques de Syrie-Mésopotamie et déclare ne relever que du Christ. L'Église de Perse bascule dans l'hérésie et le schisme lorsque son *catholicos* refuse le concile d'Éphèse de 431, donc la « Théotokos », et adopte le « credo » nestorien en 485, avec le soutien du Roi qui y voit le moyen de détacher définitivement ses sujets chrétiens de l'influence de l'Empire byzantin, chalcédonien. « L'Église d'Orient » est née.

Dès le cinquième siècle, mais surtout au sixième siècle l'hérésie monophysite s'infiltré aussi sur le territoire Perse sous l'impulsion de l'évêque Jacques Baradée. Cet ardent propagandiste de l'hérésie avait constitué une hiérarchie schismatique en doublure des sièges orthodoxes en Syrie, mais aussi en Égypte. C'est « l'église jacobite » ou « église syriaque » qu'il étend jusqu'en Perse en y sacrant un évêque installé à Tagrit, au sud de Mossoul.

Ces deux confessions dissidentes accueillent d'abord avec bienveillance l'occupation arabe, autant par haine des Byzantins chalcédoniens que des Perses mazdéens. Elles connaîtront des fortunes diverses sous la domination arabe puis ottomane ; persécutions sporadiques, dissensions internes, mais aussi des périodes fastes.

En 1553, fruit de l'uniatisme actif de Rome, une partie de « l'Église d'Orient » rentre dans le giron de l'Église universelle et devient l'ÉGLISE CHALDÉENNE. La communauté demeurée schismatique prend le nom d'ÉGLISE ASSYRIENNE D'ORIENT ; dans la première moitié du vingtième siècle, la majorité de ces chrétiens « assyriens » demeurés schismatiques finira par rejoindre l'Église catholique.

Un siècle plus tard, en 1662, c'est au tour des chrétiens syriaques de se rapprocher de Rome, jusqu'à prendre le nom d'ÉGLISE SYRIAQUE CATHOLIQUE. Une opposition demeure cependant et en 1783, l'union définitive à Rome entraînera la constitution d'une

ÉGLISE SYRIAQUE JACOBITE ou ORTHODOXE, résolument schismatique.

Au début du dix-septième siècle, les guerres incessantes entre la Perse et l'Empire ottoman pour le contrôle de la Mésopotamie interrompaient régulièrement « la route de la Soie ». Louis XIII décida d'envoyer au Levant Louis Deshayes de Courmenin pour offrir au sultan ottoman et au shah de Perse les services d'une médiation et parvenir à un accord de paix. Ce fut l'occasion d'envoyer des religieux à Bagdad et à Ispahan, alors capitale de la Perse. Et ce fut un plein succès durant les neuf premières années, les missionnaires ayant su s'imposer par le prestige de la civilisation française et de son fleuron : le faste de la liturgie. Mais en 1637, contre l'avis des capucins, Rome décida d'établir un évêché à Bagdad avec juridiction jusqu'à Ispahan. Trop précocement, jugée comme une démonstration de force, cette décision provoqua aussitôt des persécutions. Les Ottomans en profitèrent pour s'emparer de Bagdad.

La leçon fut rude, mais elle fut retenue. Dans la situation complexe qui était celle du Levant d'hier – comme aujourd'hui d'ailleurs – nos missionnaires ont compris qu'il était plus utile, plus urgent de rallier à Rome la hiérarchie en place, plutôt que d'instituer des diocèses latins qui risquent d'exacerber les tensions vis-à-vis des musulmans et des chrétiens orientaux. Et c'est précisément cette idée qui l'emportera en la personne de Mgr François Piquet.

D'abord nommé, en 1675, vicaire apostolique d'Arménie placée sous l'autorité civile de gouverneurs perses infligeant sans cesse des avanies à la communauté catholique, il dut se rendre en Perse comme ambassadeur du roi de France, mais avec l'accord de Rome, pour obtenir des soulagements. Mgr Piquet fut reçu en audience par le shah qui prit l'engagement de faire tout ce qui lui était demandé en faveur des catholiques de ses États.

Puis nommé en 1683 troisième évêque de Bagdad, Mgr Piquet fut en fait le premier à résider dans son diocèse. Il obtint la réunion à Rome des nestoriens de Mossoul, ceux que l'on désigne aujourd'hui comme les « Chaldéens ». Lors de la création du diocèse de Bagdad, les statuts prévoyaient que l'évêque devait nécessairement être un Français. Cette prescription fut généralement respectée.

Mais il faut survoler les siècles et se « positionner » au début de l'histoire moderne de l'Irak qui commence comme celle de la Syrie, au lendemain de la Première Guerre mondiale avec le démantèlement de l'Empire ottoman.

À l'issue de la conférence de San Remo (avril 1920) prenant la suite des accords Sikes-Picot (1916), le Royaume-Uni s'est vu confier par la Société des Nations (SDN) un mandat sur les territoires de la

Jordanie et de la Palestine et surtout sur celui de l'Irak. Le mandat de la France portait, lui, sur les territoires du Liban et de la Syrie malheureusement amputée de la région de Mossoul située au nord de l'Irak actuel. Or cette région peuplée d'une très forte communauté chrétienne issue des missions françaises dominicaines et carmes perdait *ipso facto* la protection de la France. Les chrétiens de cette région furent très vite persécutés, comme ce fut le cas en août 1933.

Le mandat fut l'occasion pour la France de réaliser une belle œuvre civilisatrice au Levant.

LE GÉNIE COLONIAL FRANÇAIS ET CATHOLIQUE AU LEVANT

Dans sa zone, le génie colonial de la France, mis en œuvre par le général Gouraud aidé de son conseiller civil, Robert de Caix, est d'avoir su « juguler l'arrogance musulmane des sunnites (...). Pour cela, ils imaginèrent de fragmenter cette zone arabe en différentes parties, tout en les unifiant dans une fédération. » (frère Jean-Duns de Sainte-Anne, *IL EST RESSUSCITÉ* n° 181, novembre 2017, p. 28) « Loin de l'égalitarisme républicain et des utopies de Lyautey, le général Gouraud et Robert de Caix ont eu le génie de favoriser non pas le groupe majoritaire, mais les minorités (...). Face aux sunnites, le général Gouraud voulut favoriser non seulement la petite minorité chrétienne, mais aussi la minorité alaouite » (*ibid.*, p. 29) dont il sut obtenir la reddition de ses chefs par la force et le prestige de la civilisation française. Et cette œuvre fut ensuite relayée par les missionnaires catholiques, qui purent réaliser en Syrie une mission civilisatrice, avec l'aval voire même à la demande de l'État alaouite.

La France a réussi durant son mandat sur la Syrie, grâce à « la force militaire et l'intelligence politique déployées par nos meilleurs officiers » à bloquer « l'arrogance musulmane, permettant ainsi aux nombreux religieux et religieuses français de mener leur œuvre de civilisation et d'évangélisation avec une latitude qu'ils n'avaient pour ainsi dire jamais connue ». Elle a, d'une certaine manière, « engendré la Syrie à l'existence nationale. [Elle] a réussi le tour de force d'unir en un tout cohérent des populations ethniquement et religieusement très différentes. » (*ibid.* p. 32)

Donc, certainement, cette politique coloniale de la France explique en partie que la Syrie, à partir de 2011, ait évité l'effondrement de son État, malgré la guerre menée contre elle à l'instigation évidente des États-Unis comme l'a amplement démontré notre frère Jean-Duns (cf. « Les causes de la guerre de Syrie », *IL EST RESSUSCITÉ* n° 185, mars 2018, p. 15-27 ; n° 188, juin 2018, p. 21-34 ; n° 191, octobre 2018, p. 10-26 ; n° 194, janvier 2019, p. 5-26). La grande

majorité des populations bien que réparties entre diverses communautés ethniques et confessionnelles, a su préserver son unité autour de son chef alaouite, Bachar el-Assad.

Et pour ce qui est des chrétiens, ils tirèrent profit de l'arrivée au pouvoir de la minorité alaouite qui dut s'appuyer sur eux pour compter davantage, face aux persécutions subies de la part des sunnites depuis un millénaire. Le régime d'Hafez el-Assad comme celui de son fils Bachar s'est toujours montré tolérant vis-à-vis d'eux. Cette situation au profit de la minorité chrétienne est indirectement à mettre au crédit du mandat français au Levant (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 184, février 2018, p. 22).

Toutefois, cette œuvre civilisatrice de la France au Levant fut contrecarrée non seulement par les francs-maçons et De Gaulle, mais également par Rome qui tint à ce que la mission évangélisatrice de l'Église prenne son indépendance vis-à-vis de la politique coloniale des États, de notre pays en particulier. Par ailleurs la Syrie n'échappa pas, lors de son accession à l'indépendance en avril 1946, au vice du panarabisme hérité de la politique arabe de la Grande-Bretagne mise en œuvre pendant la Première Guerre mondiale et qui a suscité « cette folle ambition chez les Arabes de (re)constituer une grande entité arabe » (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 184, p. 21). Cette politique « créa chez les Arabes (c'est-à-dire les habitants de la péninsule arabique) le sentiment qu'ils avaient droit à régner sur l'ensemble du Moyen-Orient. Or ce sentiment ne cessa jamais (...). Lorsque les États-Unis entrèrent dans le jeu moyen-oriental, ils adoptèrent la même politique d'entente avec les Arabes, aussi fanatiques soient-ils. » (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 181, novembre 2017, p. 24)

L'Irak, sous mandat anglais, échappa encore moins à ce vice du panarabisme.

L'IRAK

Un Conseil arabe de l'État formé sous l'égide du Royaume-Uni désigna Fayçal ibn Hussein, membre de la puissante famille des Hachémites, comme premier roi d'Irak sous le nom de Fayçal I^{er}. Le nouvel État rassemble les régions de Mossoul, de Bagdad et de Bassorah, et s'appuie principalement, ce qui sera une constante dans le pays jusqu'à l'année 2003, sur les musulmans sunnites. En conséquence de quoi, les chiites majoritaires et les Kurdes se révéleront deux forces d'opposition contre le pouvoir central.

Sur fond de nationalisme arabe, de communisme, de divisions confessionnelles et ethniques, l'histoire de l'Irak, à compter de son indépendance formelle du 30 juin 1930 vis-à-vis du Royaume-Uni, n'est qu'une succession de coups d'État, de révolutions... En 1979, c'est l'avènement de Saddam Hussein, secrétaire

général du parti Baas qui prône le panarabisme sur fond d'idéologie socialiste.

L'IRAK SOUS SADDAM HUSSEIN.

En 1980, avec le soutien des pays occidentaux et des pays arabes, à l'exception de Damas alliée de Téhéran, Saddam Hussein engage une guerre meurtrière contre l'Iran aux côtés duquel se rangent chiïtes, Kurdes et communistes irakiens. Au bout de huit années, avec 500 000 morts de chaque côté de la frontière, ces pays mettent fin aux hostilités. L'Irak sort de ce conflit ruiné, surendetté, exsangue. Le 2 août 1990 voulant annuler une partie d'une dette écrasante et s'emparer d'immenses ressources pétrolières tout en ménageant à l'Irak un débouché maritime supplémentaire dans le golfe Persique, Saddam Hussein lance ses armées à l'assaut du Koweït.

Les États-Unis s'opposent à cette invasion. À la tête d'une coalition qui comprenait la plupart des pays arabes, les États-Unis réalisèrent une éblouissante démonstration de force et mirent littéralement "KO" l'Irak pourtant jugé à l'époque comme la quatrième armée du monde. D'un point de vue militaire, cette opération "Tempête du désert" fut une pleine réussite, mais elle ouvrait les voies à un désastre politique, car elle se limita à faire refluer les troupes irakiennes du Koweït, à l'intérieur de leurs frontières nationales.

Les États-Unis préférèrent susciter, encourager au sein même de l'Irak un soulèvement populaire contre le régime baasiste de Saddam Hussein et l'instauration dans le pays d'institutions démocratiques suivant un programme parfaitement irréaliste. Pour accentuer la pression, ils imposèrent sur le pays un embargo rigoureux à l'extrême et tentèrent, en 1998, de mettre en place, sous l'égide de l'ONU des commissions d'inspection des installations militaires. Mais rien n'y fit, le régime de Saddam Hussein tint bon.

Les attentats du 11 septembre 2001 décident les États-Unis à mettre en œuvre un plan visant à redessiner le Moyen-Orient, en instaurant de force des institutions démocratiques dans les pays qui n'en étaient pas encore pourvus et qui vivaient alors en paix entre eux et avec Israël tout en valorisant à leur profit contre la Russie et la Chine les immenses ressources pétrolières et gazières de la région. Et l'Irak se retrouva en tête de liste de ce vaste programme révolutionnaire, en attendant que vienne le tour de la Syrie...

Mais restait à trouver un *casus belli* officiel – il en fallait quand même un ! – afin que la première puissance mondiale puisse, malgré l'opposition de la France, de la Russie et de la Chine, engager une invasion militaire contre un Irak très affaibli après dix années de blocus qui l'empêchait presque totalement d'exporter sa production pétrolière, sa seule richesse nationale, et qui ne représentait plus un

danger particulier sur le plan international. Il se révéla impossible d'établir une relation quelconque entre Saddam Hussein et al-Qaïda à l'origine des attentats de New York... Qu'importe ! L'invasion se fera, non pas à la "roulette russe", mais sur un coup de "poker menteur" : les prétendues armes de destruction massive que l'Irak aurait développées et qui n'ont en fait existé que dans des rapports bâclés, dénués de la moindre preuve tangible, mensongers de la part des services du renseignement américain et britannique.

Les hostilités furent lancées le 20 mars 2003. Le 9 avril les troupes américaines étaient à Bagdad. Et le 1^{er} mai, le président George W. Bush déclara que « *l'essentiel des opérations militaires est terminé* »... Mais la promenade de printemps de nos "partenaires" américains au "pays des deux fleuves" va très vite virer au cauchemar. Ainsi, le "reste" des opérations militaires leur prendra en définitive huit années et leur coûtera 4 500 morts et 32 000 blessés. Sans compter les 115 000 morts et les quatre millions d'exilés du côté irakien.

Outre cet acte de guerre contre l'Irak qui n'avait plus lieu d'être, plus de dix ans après la première guerre du Golfe, les États-Unis ont commis deux erreurs majeures qui expliquent l'enchaînement, jusqu'à aujourd'hui, jusqu'au voyage du pape François, des événements dramatiques qui se sont déroulés dans ce pays, tout particulièrement au préjudice de la petite Chrétienté d'Irak.

L'IRAK APRÈS SADDAM HUSSEIN.

La première erreur consista à monter de toutes pièces, à établir *ex nihilo* des institutions démocratiques, avec tout le falbala qui va avec... Partis, coalitions, formation de gouvernements successifs, élections, etc. Or de telles institutions sont par définition faibles... Voilà un pays scindé en deux communautés confessionnelles irréconciliables, les sunnites et les chiïtes, voire même en trois si l'on ajoute les Kurdes qui sont des fanatiques qui, depuis le traité de Sèvres du 10 août 1920, rêvent de former avec ceux de Turquie, de Syrie et même d'Iran un Kurdistan indépendant. Voilà un pays qui est à reconstruire, après avoir été mis à feu et à sang et qui se retrouve avec un pouvoir central faible... de surcroît confié pour l'essentiel à des chiïtes et non plus à des sunnites contrairement aux usages qui remontaient à la création de la nation irakienne et même avant, du temps de la domination ottomane. Autant de facteurs constituant des obstacles au rétablissement dans le pays de toute forme d'ordre, donc d'une certaine stabilité et donc d'une certaine prospérité.

De surcroît, d'un régime baasiste laïque, « expédient avantageux pour la survie des minorités chrétiennes en terre d'islam », l'Irak est passé sous un régime confessionnel, en l'occurrence islamique. La consti-

tution provisoire du 8 mars 2004 fait de l'islam et de la démocratie les deux sources de la loi. Le texte constitutif définitif adopté le 15 octobre 2005 dispose en son article 2 : « *L'Islam est la religion officielle de l'État et une source fondamentale de la législation.* » Ce régime confessionnel constitue une menace constante pour la minorité chrétienne dont l'hémorragie du fait de l'exil n'a fait que s'accroître après l'instauration de cette République d'Irak.

La deuxième erreur des Américains, et qui ne fera qu'aggraver la première, fut de procéder à une purge générale au sein de l'administration, de l'armée, des institutions du pays pour écarter presque systématiquement tous les cadres du parti Baas, même les petits fonctionnaires, issus de la communauté sunnite. Et ceux qui les remplacèrent montrèrent très vite leurs limites, y compris dans l'extraction du pétrole. À la tribune de l'ONU, le 28 septembre 2015, Vladimir Poutine dénonça cette mise à pied générale des militaires irakiens, jetés à la rue sans solde, et qui devinrent les cadres de choix d'un mouvement islamique dénommé État islamique.

Et de fait, progressivement et inéluctablement, à la suite de l'invasion de l'Irak en 2003, une guérilla se développa dans tout le pays et harcela les soldats de la coalition ainsi que leurs collaborateurs irakiens civils et militaires avec formation de factions, de milices du côté sunnite et du côté chiite. Les antagonismes ne cessèrent de s'aggraver et la situation dégénéra en une véritable guerre civile au point d'imposer aux États-Unis, en 2007, l'envoi d'un contingent supplémentaire de 30 000 militaires pour prévenir un effondrement général de l'État irakien.

L'année 2008 fut encore très meurtrière avec une offensive lancée le 24 mars par le Premier ministre al-Maliki, chiite, dans le grand port pétrolier de Bassora contre une milice chiite. Mais le 17 novembre, le gouvernement irakien passait un accord avec les États-Unis qui prévoyait le retrait total des 142 000 militaires américains engagés en Irak d'ici le 31 décembre 2011. Le calendrier sera finalement respecté, les dernières troupes engagées par les États-Unis quittant le territoire irakien dans la nuit du 17 au 18 décembre 2011, par le Koweït, dans la plus grande discrétion.

Mais en 2011 commencent en Syrie les "troubles" d'un nouveau "printemps arabe" au détour d'une prétendue révolte "spontanée" de la population syrienne contre le gouvernement de Bachar el-Assad, menée en réalité par des éléments extérieurs à la Syrie, à l'instigation des États-Unis. La branche irakienne d'al-Qaïda, l'État islamique en Irak et au Levant, engage des bataillons en Syrie rejoignant les nombreux djihadistes déjà présents. Dans le camp adverse, à l'instar du Hezbollah libanais et des Pasdaran iraniens, des

combattants chiites irakiens sont également impliqués au côté des forces gouvernementales syriennes.

Mais sur le territoire irakien lui-même, l'État islamique multiplie les attentats. En 2013, le pays a atteint le même degré de violence que celui qu'il connaissait en 2008. Et en juin 2014, l'État islamique lance une offensive sans précédent dans le nord et se rend maître de la région de Ninive en s'emparant de Mossoul avant de contrôler près d'un tiers du territoire irakien. Il proclame l'instauration d'un califat, se livre à des exécutions sommaires, à des exactions, des destructions, applique la charia. La région autonome du Kurdistan irakien, plus à l'est, devient pour beaucoup, notamment pour la communauté chrétienne, une terre d'exil. L'armée régulière est totalement désorganisée.

À l'appel de l'ayatollah al-Sistani, les chiites mobilisent leurs milices pour contrer l'État islamique. Les États-Unis, de leur côté, prennent la tête d'une coalition internationale pour contrer également ce même État islamique, essentiellement sous la forme de frappes aériennes. Et au mois d'octobre avec l'appui aérien de la coalition menée par les États-Unis, une offensive décisive sur Mossoul est déclenchée. Outre la police et l'armée irakienne, y prennent part les peshmergas, donc des combattants kurdes, des milices chiites entraînées par des instructeurs iraniens ainsi que des combattants sunnites soutenus par la Turquie. C'est en juillet 2017 que la ville de Mossoul est reprise tandis que progressent également les offensives contre les bastions syriens de Daech.

Il semble aujourd'hui que la situation générale se soit quelque peu stabilisée en Irak, ce qui a rendu possible le voyage du pape François qui, de Bagdad a pu se rendre à Ur et à Nadjaf, donc dans le sud, et à Mossoul, Qaraqosh et Erbil dans le nord du pays. Mais quel était le but de ce voyage apostolique ?

VOYAGE DU PAPE FRANÇOIS EN IRAK

Si l'on s'en tient à l'édition du 8 mars du *FIGARO*, le pape François s'est rendu en Irak pour aller au-devant des chrétiens très éprouvés par les persécutions, programme "catholique"... supposé, pour les encourager à ne pas perdre l'espérance et à « résister à la tentation de se venger ». C'est ce qu'il nous faut examiner plus en détail, en commençant par le premier contact avec la communauté chrétienne, la rencontre avec les évêques, prêtres et religieux d'Irak.

RENCONTRE AVEC LES ÉVÊQUES,

PRÊTRES ET RELIGIEUX.

Cette rencontre s'est déroulée le vendredi 5 mars, le soir même de l'arrivée du Pape en Irak, dans la cathédrale syro-catholique Notre-Dame du Perpétuel Secours à Bagdad. Le lieu était bien choisi puisque

cette cathédrale, aujourd'hui restaurée, fut le théâtre sanglant d'un attentat commis en pleine messe par Daech, donc par des musulmans, le 31 octobre 2010, la veille de la Toussaint. Ce fut un carnage : quarante-huit victimes dont la cause de béatification est en cours. En ouverture de cette rencontre, le patriarche d'Antioche des Syriens catholiques, Mgr Ignace Yousef III Younan a évoqué la mémoire de ces *« martyrs massacrés durant la célébration de la Divine Liturgie dominicale »*. Ils ont, a-t-il ajouté, *« mélangé leur sang à celui de l'Agneau, pour témoigner à leurs frères opprimés, tués ou éradiqués, en Irak et au Proche-Orient, que Jésus lui-même, Dieu Sauveur, continuera comme il l'a promis, à vivre en eux »*.

Le Pape introduit alors son allocution : *« Nous sommes réunis dans cette cathédrale Notre-Dame du Salut, bénis par le sang de nos frères et sœurs qui ont payé le prix extrême de leur fidélité au Seigneur et à son Église. Puisse le souvenir de leur sacrifice nous conduire à renouveler notre foi dans la force de la Croix et de son message salvifique de pardon, de réconciliation et de renaissance. Le chrétien, en effet, est appelé à témoigner de l'amour du Christ partout et en tout temps. C'est l'Évangile à proclamer et à incarner aussi dans ce bien aimé pays. »*

Puis François adresse ses différentes recommandations aux prêtres et religieux. Contre le découragement, *« c'est l'espérance qui naît de la prière persévérante et de la fidélité quotidienne à notre apostolat »*. Il faut que les différentes communautés catholiques présentes en Irak montrent l'exemple de l'unité, le Pape les comparant à des fils colorés entrelacés, pour former un très beau et unique tapis. *« Tout effort accompli pour construire des ponts entre communautés et institutions ecclésiales, paroissiales et diocésaines servira de geste prophétique de l'Église en Irak et de réponse féconde à la prière de Jésus que tous soient un (cf. Jn 17,21 ; Ecclesia in Medio Oriente, n° 37). »*

Petite recommandation spéciale aux évêques, d'ailleurs assez habituelle : celle d'être particulièrement proches de leurs prêtres. Et à tous : *« Soyez des pasteurs, des serviteurs du peuple et non des fonctionnaires d'État. »*

Mais revenant sur les martyrs qui ont versé leur sang lors de la célébration de la messe, le 31 octobre 2010, il sort brutalement des frontières de l'Église pour élargir leur sort à toutes les victimes de violences et de persécutions quelles qu'elles soient pour quelque cause que ce soit, sans aucune distinction : *« Leur mort nous rappelle avec force que l'incitation à la guerre, les attitudes de haine, la violence et l'effusion de sang sont incompatibles avec les enseignements religieux (cf. Enc. Fratelli tutti, n° 285). Et je veux*

faire mémoire de toutes les victimes de violences et de persécutions, appartenant à quelque communauté religieuse que ce soit. »

MESSE À LA CATHÉDRALE CHALDÉENNE

SAINT-JOSEPH DE BAGDAD.

Le sermon du Pape, prononcé le samedi 6 mars, fut une méditation touchante autour du triptyque : *« Sagesse – béatitudes – Promesses »*. À ses enfants, qui n'ont plus que lui, tant leur manque tout autre soutien dans ce pays ravagé par la guerre et déchiré par l'antagonisme des chiites contre les sunnites, le Pape exhorte les catholiques à la pratique de la Sagesse même de Jésus : les Béatitudes. Dans leurs épreuves, le Saint-Père invite les chrétiens à se garder autant de la violence que de la fuite, mais, au contraire, à pratiquer ces béatitudes proposées par Jésus et à l'imiter, Lui dont l'amour sur la Croix se montra plus fort que le péché, et dans le Sépulcre, vainquit la mort. Comme Jésus, on peut *« changer l'histoire »* par *« la force humble de l'amour, par son témoignage patient »*. Avec une paternelle sollicitude, le Pape montre ainsi la vraie consolation : *« Nous ne devons pas oublier qu'avec Jésus, nous sommes bienheureux [...] pour toi qui es affligé, affamé, assoiffé de justice, persécuté, le Seigneur te promet que ton nom est écrit dans Son Cœur, dans les Cieux ! »* Quelles promesses !

Mais les auditeurs en sont restés, sans doute, sur leur faim. Car si le Saint-Père célèbre avec effusion les martyrs, force est de constater qu'il ne donne en fait, aux survivants qui l'écoutent, aucune raison d'espérer... les engageant finalement à avancer... mais vers quoi ? Le néant ? C'est angoissant.

RENCONTRE ET PRIÈRE À MOSSOUL.

Comme ce passage de François à Mossoul, le dimanche 7 mars, dans cette *« ville à moitié en ruine »*, où aucune église n'a pu, encore à ce jour, être reconstruite, et où la seule réponse du Saint-Père à la poignée de chrétiens revenus de leur exil forcé fut de réaffirmer *« notre conviction que la fraternité est plus forte que le fratricide, que l'espérance [mais en qui, en quoi, Très Saint-Père ?] est plus forte que la mort, que la paix est plus forte que la guerre. Cette conviction parle d'une voix plus éloquente que celle de la haine et de la violence ; et jamais elle ne pourra être étouffée dans le sang versé par ceux qui pervertissent le nom de Dieu en parcourant des chemins de destruction. »* C'était juste avant que le Pape ne se rende à Qaraqosh.

ANGÉLUS À LA CATHÉDRALE AL-TAHIRA DE QARAQOSH.

C'est une ville défigurée par trois années d'occupation djihadiste qui a reçu le Pape pour la récitation de l'Angélus. Qaraqosh est un îlot chrétien, ce

qui explique l'acharnement des musulmans fanatiques contre cette ville. La population, aujourd'hui de 25000 âmes, a été divisée par deux depuis la guerre. *« Beaucoup d'habitants se plaignent de ne pas avoir été aidés par le gouvernement dans les travaux de reconstruction, mais la visite du Souverain Pontife a considérablement accéléré la réfection des routes – au moins sur le chemin qu'empruntera son convoi »*, écrit *LE FIGARO* dans son édition du 7 mars 2021.

Lors de la récitation de l'Angélus, dans la cathédrale al-Tahira encore criblée d'impacts et qui avait été transformée en dépôt d'armes et école de tir par les soldats du califat, le Pape exhorte son troupeau à ne pas se rendre, à ne pas perdre l'espérance, car *« même au milieu des dévastations du terrorisme et de la guerre [le Pape prend bien soin d'éviter de nommer les auteurs de ces exactions qui sont des musulmans fanatiques], nous pouvons voir, avec les yeux de la foi, le triomphe de la vie sur la mort. Vous avez devant vous l'exemple de vos pères et de vos mères dans la foi qui ont adoré et loué Dieu en ce lieu. Ils ont persévéré dans une ferme espérance sur leur chemin terrestre, faisant confiance à Dieu qui ne déçoit jamais et qui nous soutient toujours de sa grâce. Le grand héritage spirituel qu'ils nous ont laissé continue de vivre en vous. Étreignez cet héritage ! Cet héritage est votre force ! Le moment est venu de reconstruire [là le Pape ne précise pas ce qui doit être reconstruit] et de recommencer, en se confiant à la grâce de Dieu qui guide le destin de tout homme et de tous les peuples. Vous n'êtes pas seuls ! L'Église tout entière vous est proche, par la prière et la charité concrète. Et dans cette région, beaucoup vous ont ouvert les portes quand il y en avait besoin. »* Mais si les exactions devaient recommencer, qui va protéger les chrétiens d'Irak ? C'est bien la question angoissante...

Cependant, le Pape redouble ses encouragements auprès de son petit troupeau à ne pas perdre l'espérance puisque *« du ciel, les saints veillent sur nous »* ainsi que la Vierge Marie ! *« Lorsque j'arrivais en hélicoptère, j'ai vu la statue de la Vierge Marie sur cette église de l'Immaculée-Conception, et je lui ai confié la renaissance de cette ville. La Vierge non seulement nous protège d'en haut, mais elle descend vers nous avec une tendresse maternelle. Sa représentation a été ici blessée et bafouée, mais le visage de la Mère de Dieu continue à nous regarder avec tendresse.*

« Car [et là le Pape descend d'une marche pour tomber dans le naturalisme] c'est ainsi que font les mères : elles consolent, elles confortent, elles donnent vie. Et je voudrais dire merci de tout cœur à toutes les mères et les femmes de ce pays, des femmes courageuses qui continuent à donner vie malgré les

exactions et les blessures. Que les femmes soient respectées et protégées ! Que leur soient données attention et opportunités ! Et maintenant, prions ensemble notre Mère, invoquant son intercession pour vos nécessités et vos projets. Je vous mets tous sous sa protection. »

Puis le Pape reprend l'hélicoptère pour revenir à Erbil, où il s'était déjà rendu le matin, capitale de la région autonome du Kurdistan irakien afin d'y célébrer la messe dominicale au cours de laquelle le sermon va lui permettre de préciser sa pensée sur ce qu'il faut "reconstruire"...

SERMON DE LA MESSE DOMINICALE À ERBIL.

Le temps est certes venu pour les chrétiens de reconstruire... mais pas de reconstruire une Chrétienté ce que Jean-Marie Guesnois a lui-même très bien compris et expliqué dans un article paru dans *LE FIGARO* du 8 mars, après avoir attentivement écouté le pape François.

Méditant sur l'Évangile de Jésus chassant les marchands du temple pour le purifier (Jn 2,13-25), et confirmant son autorité par cette parole : *« Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours je le relèverai »* (v. 19), le Pape fait remarquer que *« Jésus nous libère non seulement de nos péchés, mais il nous rend participants de sa puissance même et de sa sagesse. »* Et quelles sont donc cette puissance et cette sagesse auxquelles nous sommes appelés à participer ?

Jésus *« nous libère d'une manière de comprendre la foi, la famille, la communauté, qui divise, qui oppose, qui exclut, afin que nous puissions construire une Église et une société ouvertes à tous et soucieuses de nos frères et sœurs les plus nécessiteux. Et en notre temps, il nous fortifie afin que nous sachions résister à la tentation de chercher à se venger, qui fait s'enfoncer dans une spirale de représailles sans fin. »*

Les chrétiens chercheraient-ils à se venger ? Contre qui et comment ? En posant des bombes ? En incendiant des mosquées ? Hier, ils représentaient 6 % de la population irakienne. Aujourd'hui, ils ne sont plus que 1 % ! Ce qu'ils espèrent et attendent, Très Saint-Père, ce n'est pas de se venger, mais simplement qu'on les protège. Et c'est précisément le rôle d'une Chrétienté... que vous leur interdisez de construire !

Mais le Saint-Père poursuit : *« Avec la puissance de l'Esprit-Saint, il nous envoie non pas faire du prosélytisme, mais comme ses disciples missionnaires, des hommes et des femmes appelés à témoigner que l'Évangile a le pouvoir de changer la vie. Le Ressuscité fait de nous des instruments de la paix de Dieu et de sa miséricorde, des artisans patients et courageux d'un nouvel ordre social. Ainsi par la force du Christ et de son Esprit, il se produit ce*

que l'Apôtre Paul prophétise aux Corinthiens : « Ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes. » (1 Co 1, 25) Des communautés chrétiennes composées de personnes humbles et simples deviennent signe du Règne qui vient. Règne d'amour, de justice et de paix. »

Donc les chrétiens doivent garder la foi, ne pas perdre l'espérance, « proclamer cette merveilleuse sagesse de la croix, répandant la miséricorde et le pardon du Christ (...) ». Le Pape est même venu parmi les chrétiens d'Irak « pour, dit-il, vous remercier et vous confirmer dans la foi et dans le témoignage », mais pas question pour ces mêmes chrétiens de se mettre “en travers” de son grand projet, celui d'une fraternité universelle qui est la première raison de sa venue en Irak, comme d'ailleurs il l'a expliqué lors de son allocution aux autorités officielles dès son arrivée sur le territoire irakien, le vendredi 5 mars. C'est la mise en application des principes tels qu'il les a exposés dans son encyclique *FRATELLI TUTTI* qui ne se veut pas “catholique” mais “mondiale”.

ALLOCUTION AU CORPS DIPLOMATIQUE.

François vient en Irak « comme un pénitent qui demande pardon au Ciel et aux frères pour de nombreuses destructions et cruautés. Je viens, dit-il, comme pèlerin de paix, au nom du Christ, Prince de la Paix. »

Il vient non seulement défendre auprès des autorités la coexistence fraternelle nourrie d'un « dialogue patient et sincère, protégé par la justice et le respect du droit » entre les différentes communautés religieuses, mais promouvoir au sein de la société irakienne l'unité fraternelle, une société dont les membres doivent vivre de solidarité, avec « la conscience que nous avons d'être responsables de la fragilité des autres » (*FRATELLI TUTTI*, n° 115). Avec les mêmes accents incantatoires que Paul VI à la tribune de l'ONU, s'écriant en 1965 : « Plus jamais la guerre ! plus jamais la guerre ! », François exige le silence des armes. « Que se taisent les armes ! Que la diffusion en soit limitée ici et partout ! »

Au contraire, « que l'on donne la parole aux bâtisseurs, aux artisans de paix ; aux petits, aux pauvres, aux personnes simples qui veulent vivre, travailler, prier en paix ! Assez de violences, d'extrémismes, de factions, d'intolérances ! Qu'on laisse de la place à tous les citoyens [ici le Saint-Père pense certainement aux chrétiens, mais il se garde bien de les nommer ne voulant pas donner le sentiment de les privilégier, de les distinguer des autres communautés] qui veulent construire ensemble ce pays, dans le dialogue, dans une confrontation franche et sincère, constructive ; à celui qui s'engage pour la récon-

ciliation et, pour le bien commun, est prêt à mettre de côté ses intérêts particuliers ! »

Mais qui est chargé de suivre pareil programme en Irak ?

1. D'abord, les autorités irakiennes qui ont cherché, ces dernières années « à poser les bases d'une société démocratique ». Évidemment ! L'Église ralliée à la Révolution ne promeut que le culte de la démocratie qui est précisément la première cause de l'embrasement du pays ou en tout cas qui est la cause même de la faiblesse d'un pouvoir central incapable d'imposer, d'opposer la force d'un État pour garantir l'ordre et la paix... aux chrétiens.

2. Ensuite la prétendue “communauté internationale”. « Les défis interpellent toujours davantage l'ensemble de la famille humaine. Ceux-ci requièrent une coopération à l'échelle mondiale dans le but d'affronter également les inégalités économiques et les tensions régionales qui menacent la stabilité de ces terres. » Klaus Schwab dans *LA GRANDE RÉINITIALISATION* tient exactement le même langage.

3. Ensuite, encore, les organisations, les agences, qui assistent les populations civiles irakiennes « dont plusieurs catholiques ». Mention rarissime, et toujours énoncée avec le soin de les “noyer” dans la masse, de ne pas les distinguer des autres.

Enfin, “la religion” qui « doit être au service de la paix et de la fraternité ». C'est l'essence, la quintessence même de la doctrine de François, la raison profonde de sa venue en Irak. Promouvoir le rôle pacificateur de “la religion” (nom commun comme celui de “Dieu”), de l'ensemble des religions dans un pays profondément fragmenté, dont la majorité musulmane est elle-même très divisée, et où les catholiques n'occupent qu'une place subalterne. « Le nom de Dieu [voici la grande idée que François ne va cesser de marteler tout au long de son voyage] ne peut pas être utilisé pour “justifier des actes d'homicide, d'exil, de terrorisme et d'oppression” (*DOCUMENT SUR LA FRATERNITÉ HUMAINE*, Abu Dhabi, 4 février 2019). Au contraire, Dieu [là François ne fait aucune distinction entre les confessions religieuses, toutes également dignes, habiles, aptes à nous mettre en relation avec “Dieu”] qui a créé les êtres humains égaux en dignité et en droit, nous appelle à répandre amour, bienveillance, concorde. »

Mais le Pape n'oublie pas qu'il n'est, après tout, “que” le chef de l'Église catholique. « En Irak, l'Église catholique désire être amie de tous et, par le dialogue, collaborer de façon constructive avec les autres religions, à la cause de la paix. La présence très ancienne des chrétiens sur cette terre et leur contribution à la vie du pays constituent un riche héritage qui veut pouvoir se poursuivre au service de tous. Leur participation à la vie publique en

tant que citoyens jouissant pleinement de droits, de liberté et de responsabilité [allusion aux brimades dont les chrétiens, citoyens de “seconde catégorie”, sont régulièrement l’objet de la part des autorités] *témoignera qu’un sain pluralisme religieux, ethnique et culturel peut contribuer à la prospérité et à l’harmonie du pays.»*

Après avoir exposé sa doctrine, le Pape est prêt à la mettre en pratique moyennant deux rencontres très chargées d’un point de vue symbolique... mais dégradantes de la part du Vicaire du Christ vis-à-vis de fausses religions. Actes pratiques d’apostasie.

LA RENCONTRE INTERRELIGIEUSE À UR.

À Ur, le samedi 6 mars, François a voulu rassembler les représentants du judaïsme (qui brillèrent par leur absence...), de l’islam et du christianisme, mais aussi des yézidis et des mandéens afin d’honorer tous ensemble le souvenir d’Abraham, « *notre Père* », et retrouver dans son exemple la manifestation de la volonté de Dieu, du « *rêve de Dieu* » : « *Que la famille humaine devienne hospitalière et accueillante envers tous ses fils* ».

« *Nous, descendance d’Abraham et représentants de diverses religions.* » Ainsi s’exprime le Pape, au nom de tous. Nous ne sommes plus étonnés d’entendre le Pape rattacher les trois “religions du Livre” à Abraham, et par lui, à « *notre Dieu* » en tant que Dieu des juifs, des chrétiens et des musulmans, indistinctement. Mais à la suite de notre Père, il faut rappeler une évidence que notre génération n’est plus capable de comprendre.

« Nous chrétiens, adorons Dieu vivant et vrai, et Son Fils Jésus-Christ, qui Lui-même est Dieu, fils de Dieu, fait homme, et le Père et le Fils ne sont qu’un même Dieu avec la troisième Personne de la Sainte Trinité qui est l’Esprit-Saint. Tel est en vérité notre Dieu. Je vous prie de le penser avec réalisme, tel que notre foi nous l’affirme comme un fait plus réel que ne serait notre propre existence. » Or, « les Juifs n’ont pas accepté la prédication de Jésus et l’ont crucifié à cause de l’injure prétendue qu’il faisait à leur Dieu, le Dieu d’Abraham, Dieu unique dont ils ne supportent pas qu’on lui attribue un Fils. Et les musulmans, dans la foulée, ne l’admettent pas davantage. » (*VATICAN II AUTODAFÉ*, p. 272)

Alors peut-être que, « les uns et les autres, nous lisons la Bible et le Coran qui, tous deux, nous parlent de ce Dieu Créateur et Providence. C’est le même Dieu... je veux bien », mais lorsque saint Jean ou saint Paul affirment que Dieu est le Père de Jésus-Christ, alors ce Dieu de l’Ancien Testament, s’Il se reconnaît bien lui-même Père de Jésus-Christ, « est très courroucé, normalement, de voir que les juifs et les musulmans lui refusent le droit

d’avoir un Fils comme Il l’a, en toute vérité. Si saint Paul nous a révélé le vrai Dieu, les juifs et les musulmans le refusant, “Dieu” devient pour eux un mot qui a cessé de convenir à la réalité qu’il désigne [...]. Conclusion : nous n’avons pas le même Dieu. » (*ibid.*, p. 273)

Le Saint-Père invoque l’exemple d’Abraham en tant que père d’une multitude de peuples, pour en tirer un message d’unité universelle, par-delà les différences de religion. Mais la figure d’Abraham n’a d’intérêt que dans sa vocation d’ancêtre de Jésus-Christ ! Ce qu’il fut, par sa foi dans les promesses de Dieu et l’obéissance aimante à ses ordres ; selon une généalogie que nous rapporte saint Matthieu et qui aboutit à saint Joseph, fils d’Abraham et de David et qui fut « *l’époux de Marie, de laquelle naquit Jésus* » (Mt 1,16).

À Ur, le Pape a volontairement ignoré tout ce ressort orthodromique de l’Histoire sainte qu’Abraham lui-même contempla, comme le révélait Jésus aux Juifs : « *Abraham votre père exulta à la pensée qu’il verrait mon Jour. Il l’a vu et fut dans la joie.* » (Jn 8,56) Notre-Seigneur Jésus-Christ est absent du discours de son Vicaire, Lui qui disait à ses Apôtres et par eux, à toute l’Église : « *Moi je suis la Vigne, vous les sarments. Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car hors de moi, vous ne pouvez rien faire.* » (Jn 15,5)

Le Pape trouve en Ur, avec un irénisme déconnecté de toute réalité historique, « *le lieu béni* » qui « *nous reporte aux sources de l’œuvre de Dieu et à la naissance de nos religions* ». C’est méconnaître non seulement le fait dramatique du refus obstiné de la Nouvelle et éternelle Alliance en Jésus-Christ par les juifs, mais encore la prétention de l’islam à être la religion “parfaite”, fruit de l’Alliance que fit Allah avec Abraham et Ismaël, prétention qui ensanglante le monde depuis quatorze siècles. À Ur, le Pape veut peut-être se placer opportunément avant la naissance de ces querelles, mais Jésus ne disait-il pas : « *Avant qu’Abraham fût, Moi, Je Suis* » ? (Jn 8,58)

RENCONTRE À NADJAF DU PAPE FRANÇOIS

AVEC L’AYATOLLAH AL-SISTANI.

En définitive, la rencontre la plus importante de ce voyage fut sans nul doute celle de Nadjaf, le samedi 6 mars, entre le pape François et l’ayatollah Ali al-Sistani, prétendument la plus haute autorité pour la majorité des deux cents millions de chiites du monde. Son unique rival est le Guide suprême iranien, le “grand” ayatollah Ali Khamenei. De nationalité iranienne, âgé de quatre-vingt-dix ans, al-Sistani se pose depuis des décennies comme garant de l’indépendance de l’Irak. « *Le Pape argentin voulait tendre la main à l’islam chiite,*

commente *LE FIGARO* le 6 mars, *mais aussi porter la cause des chrétiens d'Irak.* »

Le Pape voulait surtout tendre la main à l'islam chiite, après l'avoir tendue deux ans auparavant à son "ami" Ahmed at-Tayeb, grand iman d'Al-Azhar, institution de l'islam sunnite en Égypte, et avec lequel il a signé le « *document sur la fraternité humaine* ». Donc voilà le grand but de ce voyage pontifical : combler un vide dans le dialogue avec les dignitaires musulmans et peut-être poser le premier jalon pour parvenir à faire signer à la même table le même document par les deux grandes branches de l'islam et réaliser ainsi sur le papier cette "fraternité universelle" dont François rêve, qui mobilise toute son énergie avec un enthousiasme, une candeur absolument incroyables !

Il faut lire, à cet égard, les commentaires dithyrambiques de cette rencontre par le Pape lui-même, Vicaire du Christ, vis-à-vis de ce musulman chiite dépourvu de la moindre autorité religieuse, lors de son voyage dans l'avion qui le ramenait à Rome : « *J'ai senti le devoir de faire ce pèlerinage de foi et de pénitence et d'aller voir un grand, un sage, un homme de Dieu... Il a été si respectueux pendant notre rencontre que je me suis senti honoré. Il ne se lève jamais habituellement pour saluer, mais s'est levé pour me saluer par deux fois. Un homme humble et sage. Cette rencontre m'a fait du bien à l'âme.* »

CONCLUSION

Ce voyage en Irak est dans la ligne du "rêve" initié par Paul VI, que François poursuit avec conviction et qui consiste à effacer le Magistère traditionnel de l'Église pour qu'elle se fasse accepter comme la servante du monde, servante de l'Irak musulman... à la vérité sous la domination de Satan, où tous les hommes, donc y compris les musulmans, « au fond sont bons » comme disait Paul VI, ne sont pas violents, mais non ! et ont vocation à s'unir, car tous prétendument animés d'un désir sincère d'amitié, de paix et de justice, pour apporter à ce monde un "supplément" de foi et d'amour. Et cela sans offenser en quoi que ce soit la juste laïcité de la cité terrestre, simplement par une osmose silencieuse d'exemple et de vertu spirituelle.

Avant l'invasion de l'Irak par les États-Unis, en 2003, au nom de la démocratie, la Chrétienté d'Irak comptait un million et demi d'âmes. Aujourd'hui, les chrétiens sont moins de 150 000. Et on ne voit pas ce qui pourrait inverser cette tendance dramatique puisque le Saint-Père s'est déplacé en personne pour délivrer avec conviction et émotion l'enseignement qui ruine aujourd'hui l'Église et toute la Chrétienté d'Occident incapable de se porter au secours de la Chrétienté d'Orient. Mais alors quelle est la solution ?

« *En 2003, écrit Georges Malbrunot dans LE FIGARO du 23 décembre 2019, certains chrétiens irakiens attendaient avec impatience l'avènement de la démocratie promise par les États-Unis. Ils ont depuis déchanté. Minoritaires – sauf au Liban – les chrétiens d'Orient ont besoin d'un État fort qui les protège. Mais la restauration de structures étatiques tarde dans un Moyen-Orient en décomposition permanente, alors que le confessionnalisme ne peut que les pénaliser. La France n'a pas oublié ces communautés, mais elles ne pèsent plus grand-chose dans la balance des intérêts de notre pays.* »

L'État fort qui protégera les chrétiens d'Orient en général et les chrétiens d'Irak en particulier, c'est la Russie. Comme en Syrie. C'est sa vocation et elle ramènera toutes les communautés chrétiennes schismatiques dans le giron de l'Église catholique lorsqu'elle-même reviendra de ses "erreurs". L'avenir de l'Irak n'est pas à Ur, mais à Rome lorsque le Saint-Père daignera enfin consacrer la Russie au Cœur Immaculé de Marie. Prions beaucoup pour le Saint-Père ! Ainsi soit-il !

(frère Bruno de Jésus-Marie.)

SAINTE JACINTHE ET LES LARMES DU SAINT-PÈRE

C'est la vision du troisième secret, mais aussi les deux visions du Saint-Père dont sainte Jacinthe eut le privilège, qui donnèrent aux trois pasteurs leur vive dévotion pour le Saint-Père.

UNE PREMIÈRE FOIS, Jacinthe était restée un moment seule AU PUITS. Elle dit ensuite à Lucie :

« *N'as-tu pas vu le Saint-Père ?* »

– Non.

– *Je ne sais pas comment, j'ai vu le Saint-Père dans une très grande maison, agenouillé devant une table, la tête dans les mains et pleurant. Au-dehors, il y avait beaucoup de gens et certains lui jetaient des pierres, d'autres le maudissaient et lui disaient beaucoup de vilaines paroles. Pauvre Saint-Père ! Nous devons beaucoup prier pour lui.* »

UNE AUTRE FOIS, AU CABEÇO, elle interpella sa cousine :

« *Ne vois-tu pas tant de routes, tant de chemins et de champs pleins de gens morts, perdant leur sang, et d'autres gens qui pleurent de faim et n'ont rien à manger ? Et le Saint-Père, dans une église, priant devant le Cœur Immaculé de Marie ? Et tant de monde qui prie avec lui ?* »

Lorsqu'elle demanda à sa cousine si elle pouvait raconter ce qu'elle avait vu, Lucie lui répondit vivement :

« Non. Ne vois-tu pas que cela fait partie du Secret ? Et qu'ainsi bientôt tout se découvrirait ? »

– *C'est bien, alors, je ne dirai rien.* »

Lorsque Jacinthe offrait ses sacrifices à Jésus, elle ajoutait : « *Et pour le Saint-Père.* » Après le chapelet, elle disait toujours trois AVE MARIA pour le Saint-Père.

(frère François de Marie des Anges, *FATIMA, SALUT DU MONDE*, éd. CRC, 2007, p. 168).

LA PHALANGE ROYALISTE

DEUXIÈME CONFÉRENCE : POINTS 66 À 85

UNE NOUVELLE SCIENCE POLITIQUE

SOUS LE SIGNE DE FATIMA

NOUS avons achevé notre article précédent en montrant que la Révolution installe la démocratie pour durer. Aussi, le point de départ de toute réflexion utile sur l'avenir politique de notre pays ne peut être que la critique motivée du régime démocratique. En ce domaine, nos points 66 à 73 sont irremplaçables. Toutefois, c'est par l'exposition des fondements d'une science politique catholique et nationale que l'œuvre de notre Père se révèle la plus féconde. Grâce à lui, l'œuvre incomplète de Charles Maurras aboutit enfin (points 74 à 85).

« LA DÉMOCRATIE C'EST LE MAL, LA DÉMOCRATIE C'EST LA MORT ! »

(POINTS 66 À 73)

Cette citation de Charles Maurras est tirée de *L'Enquête sur la Monarchie*. « En 1900, Maurras entreprend une "Enquête sur la Monarchie", d'abord auprès des représentants du duc d'Orléans pour apprendre de bonne source ce que serait une monarchie française moderne, puis auprès de ses amis nationalistes pour savoir ce qu'ils y objecteraient. Édité sous forme de dialogues en 1900, réédité en 1909, 1924, 1928, L'ENQUÊTE est le récit passionnant du réveil nationaliste monarchiste en France au vingtième siècle, sous l'impulsion d'un esprit vraiment royal et d'un cœur ardent », écrit notre Père dans la CRC n° 102. « Les événements, et souvent les aveux du personnel républicain, n'ont cessé d'en enrichir la preuve. Maurras infatigable en reprendra la démonstration avec toujours plus de précision et de clarté, mais aussi avec des formules chaque fois plus heureuses. »

C'est cette démonstration inattaquable, que notre Père a lui aussi reprise inlassablement, qui se trouve résumée dans les points 66 à 73.

QU'EST-CE QUE LA DÉMOCRATIE ?

Avant de le combattre, il faut commencer par connaître l'ennemi. Aussi, le point 66 nous en donne la définition universitaire : « Nouvelle théorie du pouvoir politique, et bientôt de tout pouvoir humain, la démocratie moderne se déclare effectivement "le gouvernement du peuple par le peuple" », selon la formule de Lincoln reprise dans l'article premier de la Constitution de la Cinquième République. « C'est le peuple souverain qui désigne, sous quelque mode que ce soit, ceux qu'il veut pour chefs, et c'est lui qui leur délègue des pouvoirs à cette fin, aux conditions et dans les limites qu'il lui plaît de décréter, de telle sorte qu'il ne cesse de se gouverner lui-même absolument. La démocratie moderne a pour premier principe l'affirmation de la souveraineté du peuple, entière, universelle et inaliénable. » (66)

Quand Maurras commence à démontrer que cette théorie conduit à la mort de la nation, il a déjà sous les yeux le tableau de l'incurable instabilité politique du dix-neuvième siècle : quatorze constitutions en moins d'un siècle, quoi de plus absurde ? Et tout le vingtième siècle à venir confirmera sa démonstration de 1900.

Nous avons rejeté la religion royale ? Nous aurons donc la religion démocratique, « la République, les Partis et tout le tremblement de ce régime de mort spirituelle et temporelle ». (CRC n° 106).

Car la démocratie, c'est le gouvernement des partis. En 1944, lors de la « satanique surprise du retour des naufrageurs » (CRC n° 102), la première chose que De Gaulle et le gouvernement provisoire ont d'instinct rendue à la France, ce sont les partis. C'est la *démocratie représentative*, premier mensonge de notre nouveau régime. La vérité, nous la trouvons dans le point 67 : « Les prétendus représentants élus ne représentent pas les convictions supérieures et les intérêts permanents de la nation, mais les opinions et les volontés, ou les intérêts de leurs partis. » Quel que soit le jeu des coalitions, depuis la Révolution, ces partis peuvent être classés en quatre catégories : Extrême-gauche révolutionnaire intégrale, gauche socialiste bourgeoise, droite libérale-conservatrice, extrême-droite réaliste et nationale. Mais ne nous y trompons pas : cette opposition de façade cache en réalité un accord profond et unanime pour la défense de la République.

Il existe par exemple une « Fraternelle parlementaire », qui regroupe environ quatre cents parlementaires et hauts fonctionnaires francs-maçons. Lorsque la franc-maçonnerie veut qu'une loi passe au Parlement, elle donne sa consigne à ses membres élus qui l'appliquent scrupuleusement, quel que soit leur parti ou leur opinion affichée. La consigne est d'ailleurs suivie le plus souvent par les francs-maçons qui ne font pas partie de cette association.

Cette diversité des partis, prétendument représentative, n'est donc qu'un leurre. Néanmoins, c'est grâce à leur opposition savamment entretenue sur la place publique médiatique, que le pays légal, la République maçonnique, maîtrise l'opinion et se maintient au pouvoir... aux dépens de l'unité nationale ! « *La France est déchirée, écrit Maurras, parce que ceux qui la gouvernent ne sont pas des hommes d'État, mais des hommes de parti. Honnêtes, ils songent seulement au bien d'un parti ; malhonnêtes, à remplir leurs poches. Les uns et les autres sont les ennemis de la France. La France n'est pas un parti.* » (ENQUÊTE SUR LA MONARCHIE). Mais puisque c'est de cette division que vit le pays légal, la sarabande des partis continue, toujours plus endiablée.

L'extrême-gauche incarne la logique absolue du système, la démocratie intégrale, jusqu'à l'aberration. Elle est tempérée par une large gauche bourgeoise prétendue populaire, religieusement démocratique, mais soucieuse de faire coïncider ses idéaux de liberté, de justice et d'égalité avec l'intérêt de la nation. Faire coïncider le désordre avec l'ordre ? Cette fausse position est évidemment intenable dès qu'elle accède au gouvernement. Heureusement que la droite libérale-conservatrice, oligarchique plus que démocratique d'ailleurs, revient à l'issue du gouvernement socialiste pour ramener un minimum d'ordre. Ce n'est pas tant qu'elle se soucie du salut de la nation, mais c'est que le désordre est mauvais pour les affaires. Or, que les affaires tournent bien, c'est là l'essentiel de l'existence, pour cette droite bourgeoise lectrice du *Figaro* et de *Valeurs Actuelles*. Cette "droite" prétendue n'ayant d'autre motivation que la recherche de son intérêt matériel, avec le temps, « *dans nos pays de vieille démocratie, les deux partis principaux qui alternent au pouvoir n'offrent plus de différences aussi marquées. Ils sont le pays légal, bien installé, et se partagent le pouvoir et ses prébendes.* » (67) Ainsi dure la République...

Et l'extrême-droite démocrate ? Réactionnaire et contre-révolutionnaire, elle seule est l'expression du bien commun et de la tradition du pays. Ce quatrième parti regroupe tous les héritiers du légitimisme du dix-neuvième siècle, ou plutôt ce qu'il en reste après un siècle d'épurations successives : par exemple ce Tixier-Vignancour que notre Père soutint dans les années 1960 ou, plus récemment, François Fillon. « *Le phalangiste en serait, mais il déplore de voir figurer comme une opinion et comme un parti ce nationalisme catholique intégral qui est seul l'expression du bien commun et de la tradition du pays.* » (67) Aujourd'hui, cette extrême-droite traditionnelle a presque disparu. Le terme ne désigne plus que des groupuscules d'idéologie nietzschéenne, athée et raciste, et surtout les *partis populistes* qui prétendent défendre l'identité nationale, par exemple le Front national et la famille Le Pen,

père, fille et petite-fille, plus démocrates que jamais. « *La popularité de ces populismes profite des crises économiques et de la tension sociale, elle dépend pour beaucoup aussi de la personnalité charismatique de leur chef ; leur existence est tolérée, parfois même favorisée, par l'un des autres partis pour leur servir de repoussoir dans le jeu électoral.* » (67)

C'était toute la stratégie de Mitterrand favorisant l'ascension du FN dans les années 1980. Notre Père, lui, s'est opposé avec force à Le Pen, voyant bien que, par lui, la gauche allait revenir au pouvoir et y rester. Même combat pour sa fille.

Entre le libéralisme matérialiste et la voie de garage de l'extrême-droite populiste, nous avons vraiment la droite la plus bête du monde. De quoi nous dissuader de mettre jamais notre confiance dans un quelconque parti qui rend un culte à l'idole du peuple souverain. Et de quoi nous écrier avec notre Père qu'il n'y a pas de conciliation possible avec cette *Grande Maquerelle* de République, ni avec aucun de ses quatre clients : « c'est le coup de balai ou rien » parce que le régime des partis c'est la mort de la France.

LA CORRUPTION DÉMOCRATIQUE.

En novembre 1973, notre Père avait intitulé sa Grande Mutualité "Le Sacré Cœur de Jésus, salut du monde" et il commençait ainsi : « *Cette société moderne, si fière d'elle-même, si orgueilleuse et suffisante, s'effondre sous les coups de trois divinités païennes : ÉROS, POLÉMOS, THANATOS. ÉROS, obscène idole païenne, c'est la luxure. POLÉMOS le cruel, c'est la violence subversive, le terrorisme ravageur des cités heureuses. THANATOS, c'est le suicide d'une société criant : "Vive ma mort !" Ces démons sont en train de dévorer notre patrie et toute notre civilisation.* » C'est par ces démons que la République impie et absurde maintient son emprise sur la nation tout entière.

Le point 68 traite de l'évolution irrésistible de la vie démocratique, des partis politiques et de l'État démocratique lui-même. La vitrine de la démocratie, c'est "le gouvernement du peuple par le peuple, pour le peuple", c'est la liberté d'expression, la transparence totale, etc... Mais maintenant que nous pénétrons dans l'arrière-boutique, nous commençons à sentir quelle corruption se cache derrière les beaux atours de la démocratie pure et dure, l'idéal d'Athènes et de 1789. Retour au réel avec nos 150 points :

« *L'évolution irrésistible de la vie démocratique, c'est prouvé, conduit des hauts débats d'idées aux sordides rivalités d'intérêts, de la grande politique intérieure et internationale, à la politique des groupes de pression capitalistes et syndicalistes.* » (68)

Mitterrand hier, Macron aujourd'hui, ont beau se donner des airs de grands souverains, ils ne sont en réalité que les pantins de ces lobbys sans lesquels ils n'ont pas le droit de bouger le petit doigt...

« *L'évolution irrésistible des partis les conduit quant à eux à la nécessité de se vendre à l'étranger. La République est le règne de l'étranger.* » (68) Pourquoi est-ce irrésistible ? C'est une mécanique, dit notre Père, « un pouvoir ne peut pas être contre Dieu et contre la nature des choses sans aller à l'écroulement. » Or, dès son article premier, notre actuelle Constitution lance un défi à Dieu : « *La France est une République indivisible, laïque, démocratique et sociale. Elle assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion. Elle respecte toutes les croyances.* » Voilà pourquoi la ruine est inévitable.

Continuons la lecture de ce point 68 : « *Au départ, le nouveau pouvoir se promet de gouverner par la vertu, d'être incorruptible et généreux ; mais un gouvernement démocratique ne peut assumer l'impopularité. Ce qu'il impose de rigueurs d'un côté, il doit le compenser de l'autre par des facilités. La surenchère libre des partis qui aspirent au pouvoir contraint celui qui en dispose à flatter les passions du plus grand nombre et à tomber finalement au niveau du Bas-Empire romain où nous sommes rendus : Panem et Circenses. Du pain et des jeux.* »

C'est l'État-Providence, c'est-à-dire l'assistanat généralisé de la population française. Car il faut prendre le mot "providence" dans son sens le plus sacré, celui que nous donnions au Roi très Chrétien, qui avait une affinité avec la providence divine (57) : les peuples tombés dans la démocratie, eux, attendent tout de l'État, comme de Dieu lui-même... Et ils acceptent sans broncher toutes les pires lois, pourvu que la fête continue.

C'est à partir des troisième et quatrième siècles que l'Empire romain commence à décliner, en sanction de son paganisme persécuteur : « *Tacite décrit cette plèbe de Rome, autrefois un peuple fier, maintenant une tourbe sans principes et sans dignité. Plus de travail : le parasitisme social sévit, encouragé par les services urbains (ce que nous appelons Sécurité sociale, ou bien-être social, dans nos pays démocratiques), les fournitures alimentaires, les fêtes. Le clientélisme sévit comme le montre le SATIRICON de Pétrone. L'argent, le sexe et le plaisir sont rois. Chacun s'occupe de son problème dans le mépris des autres. À cela s'ajoute la plaie de l'invasion d'étrangers attirés par la richesse de la ville, et qui s'y sont implantés en nombre immense. Des quartiers entiers sont abandonnés aux Orientaux qui importent leurs coutumes, leurs mœurs. Et les "Vieux-Romains" s'indignent en vain.* » (J. Melnoux, cité dans la CRC n° 198) Quand un peuple en est là, le barbare n'est pas loin, prêt au massacre, conclut le point 68. C'est ainsi que la Rome décadente tomba sans coup férir devant le barbare Odoacre en 476. Quant à la France apostate et jouisseuse, elle a laissé les barbares s'installer sans rien trouver à y redire. La démocratie ? C'est la corruption qui mène à la mort.

Nouveau mensonge : *La démocratie, mystification ploutocratique.* Dans ce point 69, notre Père commence par nous rappeler qu'en démocratie, « *le peuple est déclaré souverain, mais il l'est si peu qu'il ne lui est pas permis de renoncer à cette prétendue souveraineté et de la rendre à qui de droit, à Dieu, au roi, à un chef providentiel ! Livré à la démocratie, il ne peut s'en délivrer !* » C'est même le dernier article de notre Constitution : « *La forme républicaine du gouvernement ne peut faire l'objet d'une révision constitutionnelle* ». Drôle de liberté ! C'est bien la preuve que cette souveraineté n'est qu'un faux-semblant.

Mais alors, qui exerce réellement cette souveraineté, qui sont les nouveaux maîtres de ce Nouveau Régime ? Ce sont ceux qui ont la maîtrise du mécanisme électoral par lequel le pouvoir est distribué en démocratie. « *Seuls le peuvent ceux qui ont de l'argent et l'investissent dans cette industrie électorale, convaincus de pouvoir y réaliser une excellente opération, en dominant l'État, en occupant toutes les places et mettant en coupe réglée le patrimoine national.* » (69) Le pouvoir de ceux qui ont de l'argent, cela se traduit en grec : ploutocratie. « *La ploutocratie achète les gens de presse et de tribune, fait élire ses candidats et dès lors gouverne par eux au nom du peuple souverain pour son profit exclusif. C'est ce qu'on appelle "la classe dirigeante", ou encore "la classe politique", sans prendre garde au caractère scandaleusement antidémocratique du mot et de la chose !* »

Qui sont, concrètement, ces gens d'argent qui prennent le pouvoir et le conservent en se serrant les coudes ? La démonstration est de Maurras, déjà dans *LES MONOD PEINTS PAR EUX-MÊMES* (1897) puis dans *L'ENQUÊTE* : ce sont les « *quatre États confédérés* », immuable ploutocratie, minorités organisées : juive, maçonnique, protestante et métèque, autrement dit : apatride. « *Ces minorités peuvent vivre en bonne entente dans une nation catholique, forte, bien organisée. Mais en démocratie, se retrouvant émancipées, comment ne seraient-elles pas tentées, avec l'argent qui achète tout, de s'approprier un pouvoir qui est à vendre ?* » (69)

Pour illustrer cette vérité par trop méconnue, lisons un passage étonnant du livre de Vincent Jauvert, *LES INTOUCHABLES D'ÉTAT, BIENVENUE EN MACRONIE* (Robert Laffont, 2017) : « *Les historiens ont surnommé la France des années 1880-1914 "la République des avocats."* Les plus grands hommes politiques de l'époque, Jules Ferry, Raymond Poincaré, Aristide Briand et tant d'autres, ont revêtu la robe. Un siècle plus tard, doit-on parler de "République des avocats d'affaires" ? C'est la thèse du sociologue Antoine Vauchez dans *SPHÈRE PUBLIQUE-INTÉRÊTS PRIVÉS. ENQUÊTE SUR UN GRAND BROUILLAGE.* De fait, depuis les années 2000, beaucoup de membres de l'élite font des allers et retours entre la sphère publique et des cabinets de ce genre. Un inquiétant brouillage des lignes. »

Un peu plus loin, l'auteur enfonce le clou : « *Les patrons de grands cabinets d'avocats sont donc désormais des figures centrales de l'establishment français. Prenez Jean Veil, le fils de Simone, ancienne ministre de la Santé, et d'Antoine, énarque (qu'on a retrouvé sur une liste "En Marche" pour les élections européennes). Le Tout-Paris de la politique et des affaires gravite autour de lui. Fondateur du cabinet Veil-Jourde, il a été l'avocat de DSK, du Crédit Lyonnais, de l'Oréal, de la Société Générale... Et, reconnaissance suprême, il a, de 2014 à 2016, présidé "Le Siècle", le club le plus fermé et le plus sélect de la capitale, qui réunit, chaque mois, au Cercle de l'Union Interalliée, à deux pas de l'Élysée, la fine fleur de l'élite française. Ou plus précisément la crème de la haute fonction publique et le gratin du capitalisme qui flirtent là, puis y célèbrent leurs noces éternellement recommencées.*

« *Une autre super recrue du cabinet : Emmanuel Glaser, énarque, conseiller d'État. Il a siégé à la section du contentieux, puis a rejoint la direction des affaires juridiques de Bercy. Une occasion unique de connaître mieux encore les coulisses de l'État régulateur. Ça tombe bien : devenu associé chez Veil-Jourde, il défend le groupe Canal Plus et son animateur vedette, Cyril Hanouna, devant le CSA, présidé par son ancien collègue au Conseil d'État, Olivier Schrameck. Malgré ce début de carrière prometteur, Glaser n'a toujours pas démissionné du Conseil d'État. On n'est jamais trop prudent.* »

Voilà la vie normale en république démocratique. Simple précision, Olivier Schrameck, quant à lui, est le petit-neveu d'Abraham Schrameck, ministre du Cartel des Gauches... La démocratie ? C'est le pouvoir de la ploutocratie et la ruine de la nation... *L'ENQUÊTE* de Maurras, on pourrait la rééditer telle quelle !

Objection, Votre Excellence ! Monsieur l'abbé de Nantes, Monsieur Maurras ! Bon ! c'est bien, vous nous dites que la démocratie c'est le mal et c'est la mort, vous avez des arguments qui se tiennent, mais... Mais voilà, ça fait plus de deux cents ans que la Révolution a instauré la démocratie, et la France est toujours debout, il y a toujours un État, toujours du pain, toujours de l'argent, même.

Voilà une objection de poids : l'Action française n'a-t-elle pas été trop prophète de malheur ? Comment se fait-il que nos nations soient encore debout ? C'est la question à laquelle répond le point 70 : *Comment subsistent les démocraties ?*

POURQUOI NOUS N'EN SORTONS PAS.

C'est un point très important, parce qu'avec une objection pareille, on peut en arriver à dire qu'on réussira bien à s'accommoder de la démocratie, à en faire malgré tout un régime supportable pour la nation.

« *Si nos nations ont pu subsister longtemps sous ce régime, c'est grâce à un solide acquis de vertus, d'ordre et de richesses.* » (70) Là où cet acquis était fragile, dans les pays du tiers monde par exemple, la démocratie établie après la décolonisation a entraîné aussitôt la ruine du peu qui existait. C'est ce qui s'est passé et qui continue dans les anciennes colonies d'Amérique latine et d'Afrique. Elles sont retournées à la corruption généralisée, aux inégalités les plus scandaleuses et à l'anarchie... La démocratie est incapable de maintenir l'ordre et la paix, c'est ce qu'on appelle en biologie un chancre, c'est-à-dire un organisme qui ne peut vivre qu'aux dépens d'autrui. Un parasite, quoi !

« *Ainsi, dans nos pays riches, la démocratie a pu s'installer et prospérer. La ruine et l'anarchie suivent, mais y mettent du temps ; il y a des paliers et des redressements.* » (70). Mais aujourd'hui, il est difficile de nier que nous soyons au bord du gouffre.

« *En attendant, toute démocratie dure par sa majorité centriste, union du capitalisme libéral et du socialisme bureaucratique.* » Voilà le cas Macron résumé en une ligne ! Macron a été élu par la franc-maçonnerie pour que le système dure, pour remettre en marche la République. Il est comme l'incarnation de cette union : énarque, banquier, socialiste, libéral-libertaire, financier à Bercy : il est tout cela *en même temps*. On connaissait l'alternance et même la cohabitation entre gauche socialiste et droite affairiste, mais son élection et sa politique font apparaître au grand jour cette conclusion du point 70 : « *La petite guerre entre patronat et syndicat, entre droite et gauche parlementaires, en cache une autre : la grande guerre que ces deux monstres dévorants, en secret accord, font à ce que l'extrême-droite légitimiste demeure seule à défendre : le patrimoine religieux et moral de la nation, la sécurité du pays, sa diplomatie, la paix sociale, l'indépendance de la magistrature, l'ordre, la vie rurale, la vitalité des familles, l'épargne bourgeoise et la protection des faibles. Bref, le pays réel.* » C'est ce pays réel que François Fillon, malgré ses limites, incarnait et voulait défendre. Il fallait l'éliminer pour que subsiste la démocratie ? Ils l'ont éliminé.

Cet acharnement contre Fillon, pourtant démocrate convaincu, a permis de vérifier une fois de plus ce que dit notre Père sur la persistance de l'antagonisme droite-gauche. Au-delà des étiquettes de partis et des magouilles parlementaires, cette distinction demeure parce qu'elle est métaphysique. « *L'Homme de Gauche revendique la Liberté de l'individu, l'Homme de Droite lui oppose la primauté de l'Ordre... L'un pense que la société est toute au service de l'individu, de son intérêt, de sa dignité. L'autre professe que le bien commun exige le dévouement des citoyens et jusqu'au sacrifice de leurs biens, de leur réputation, de leur*

vie.» (CRC n° 66) À mesure que la démocratie se répand dans le monde, cette «*opposition de deux mentalités, de deux religions sécularisées, reste la plus stable de toutes dans l'instabilité et le gréganisme de notre société moderne.*» Hélas, en République, cette rivalité se solde toujours par la défaite de l'homme de droite. Et finalement, en dépit des paliers et des redressements, la République mène la France aux abîmes ; elle est et demeure « le régime des six invasions », de 1792, 1814, 1815, 1870, 1914 et 1940.

Et si la démocratie ne finit pas dans l'invasion barbare germanique ou autre, elle finit dans la dictature. Point 71 : *De Démos à César. « Comprendant soudainement la menace, ou devant l'étendue des scandales, le peuple regimbe, se soulève et renverse la république. Alors vient la dictature, César. Mais il ne faut pas se faire d'illusion. Il y a plusieurs sortes de dictatures. Une seule peut être bonne, la dictature de salut public, toutes les autres sont ou fausses ou catastrophiques. »*

Notre histoire est parsemée de ces fausses dictatures démocratiques tentées, et même réussies, qui ont de toute façon contribué à maintenir la République. « J'ai la nausée des faux grands hommes », disait notre Père. Contrairement à Zemmour et aux bonapartistes de tous partis, nous n'avons aucune admiration pour ces faux grands hommes.

Le premier, c'est évidemment Napoléon Bonaparte, qui instaure l'Empire pour consolider la Révolution : tout autant les principes anticatholiques que les fortunes malhonnêtes. Dans sa lignée, il y aura son petit-neveu, Louis-Napoléon et son Second Empire, dont l'avènement est un modèle du genre. En 1848, le gouvernement provisoire qui sort de la Révolution est une bande d'incapables. La Deuxième République se ruine en quelques semaines et la révolution gronde de nouveau. Le général Cavaignac se voit accorder carte blanche pour réprimer les manifestants : douze mille morts jonchent le pavé parisien. Des élections donnent le pouvoir à la bourgeoisie modérée qui place son homme au nom prestigieux, Louis-Napoléon. Ce partisan affiché de la démocratie, au terme de son mandat, conserve le pouvoir en se faisant plébisciter par le peuple souverain. Soi-disant *Empereur des Français*, il laissera en fait toute latitude aux quatre États confédérés dont il est la créature.

Après Sedan et la chute de César, l'histoire se répète. C'est l'invasion prussienne, le siège de Paris, et la République incapable donne tous les pouvoirs à Adolphe Thiers. Voici venue l'heure du triomphe pour cet ambitieux qui, afin de se maintenir au pouvoir, relance la guerre civile française – toujours latente depuis la Révolution – entre la bourgeoisie voltairienne et le petit peuple exploité. Ce dernier, patriote certes, mais perméable à toutes les fausses doctrines, est sacrifié aux ambitions de Thiers : au cours de la

Semaine sanglante, plus de sept mille Communards sont fusillés par les soldats de la République. L'unité nationale en sort profondément meurtrie.

Peu après, c'est le général Boulanger qui abusera de la bonne foi du pays réel. Ce César de carnaval, qui fit profession de démocratie, a surtout bénéficié de la paresse du plus grand nombre à rejeter la République et à *faire le Roi*. Seul un Monseigneur Freppel ne s'y laissa pas berner un instant.

En 1944 et en 1958, le général de brigade De Gaulle fut la nouvelle incarnation de cette mascarade indispensable à la survie du régime. Pour lui, comme pour chacun de ces grotesques hommes providentiels, a été vérifiée cette conclusion du point 71 : « *Ces fausses dictatures sont exposées aux caprices de l'opinion que subventionne l'Argent. Leur chute est aussi trouble que leur ascension.* »

Mais il y a pire encore que ces dictatures secrètement ploutocratiques, continue notre Père, il y a les dictatures révolutionnaires, qui se disent démocratiques et sont, pour l'être vraiment, totalitaires. Elles conduisent à l'anéantissement de toute vraie religion, civilisation, paix sociale, en un mot au goulag. Le vingtième siècle est tout entier rempli de ces écroulements de la ploutocratie devant la révolution communiste. La révolution socialiste de février 1917 menée par Kerenski est balayée par les bolchéviques de Lénine en octobre. La république espagnole de 1931 conduit à la guerre civile communiste à partir de 1934. Mao triomphe en 1949 de ses anciens camarades nationalistes révolutionnaires. Et dans combien de nos colonies la dictature communiste a remplacé les incapables que la République avait laissés derrière elle. C'est le triomphe logique du barbare sur le bourgeois. « *Toute banque est impuissante face aux mitraillettes qu'elle n'a pas payées* » ! (71)

Il nous reste à conclure sur l'absurdité du régime démocratique par les points les plus douloureux pour nos cœurs catholiques et français.

QU'EST-CE QUE LA RELIGION DÉMOCRATIQUE ?

« *De nos jours, un autre phénomène vient s'ajouter à l'analyse de Maurras. Nos peuples sont si intoxiqués par la démocratie que rien ne permet plus de la remettre en cause. La succession des scandales financiers, l'incurie des gouvernements, la tromperie des promesses sociales, au lieu de conduire les peuples à rejeter la démocratie, les incitent à en réclamer davantage, sommant ainsi dans l'anarchie.* » (71) Marine Le Pen en est rendue à ce degré d'aberration lorsqu'elle propose de multiplier les référendums « sur les grands sujets » pour « rendre le pouvoir au peuple »... Le mot même de démocratie semble avoir perdu son sens dans le discours médiatique actuel. « *Être démocrate, c'est exiger la liberté d'expression, un travail pour tous, des indemnités sociales, etc.* » (71)

En fait, la démocratie aurait disparu depuis bien longtemps s'il ne s'était agi que d'un régime politique. Mais c'est une religion. Maurras l'avait compris et il écrivait dans *POUR EN SORTIR*, une brochure de 1926 : « *Par la profonde nécessité organique de centraliser et d'étatiser le for intérieur, la démocratie apparaît ce qu'elle est véritablement, ce qu'elle veut et doit être : un pouvoir spirituel, doublant en secret le pouvoir temporel ; une religion, une foi.* » Cela se voit dans le folklore républicain hérité de la Révolution, qui parodie le culte catholique : ainsi du Panthéon où la République reconnaissante enterre ses "Grands Hommes", ainsi du choix du dimanche comme jour de vote... Mais cela se voit surtout, dit Maurras, dans l'histoire des combats engagés contre l'Église catholique. « *C'est un fait que la République déteste l'Église, au moins autant qu'elle hait la royauté. La royauté est son contraire, mais l'Église est la grande société spirituelle qui résiste à la mainmise de son étatisme sur les âmes. Et, sans les âmes, comment "faire" les élections ?* » (CRC n° 106, p. 5)

Dans son commentaire de 1990, notre Père raconte : « Les jours d'élections, quand nous y allons, nous y allons tôt avant la messe, pour ne pas croiser le cortège abject des vrais républicains. Ces gens, ils avancent gravement, c'est le citoyen-roi qui va dicter à l'État sa volonté à lui. Pauvre imbécile ! Il est là, gonflé d'orgueil. C'est cet orgueil qui les tient, c'est cet orgueil qui fait que la France est toujours en démocratie. Donc c'est un orgueil qui est partagé quand même par pas mal de gens. Ce qui fait la force de la démocratie, c'est ce culte déréglé que l'homme moderne se porte à lui-même, se voulant et s'imaginant son propre maître, son roi et son dieu, mais ne supportant pas, cependant, que les autres hommes y prétendent autant que lui... »

Rien que pour contrer cette exaltation déréglée de l'orgueil humain, l'Église aurait dû se dresser contre la République et se faire la protectrice du nationalisme intégral pour le retour du Roi... Or, elle a fait le contraire. Cette même année 1926 où Maurras écrivait *POUR EN SORTIR*, les gens d'Église allaient excommunier les catholiques d'Action française. « *Le coup du Ralliement n'était qu'un coup de Chassepot à côté de cette bombe atomique. Mais vingt ans plus tard, on fera mieux. Les démocrates-chrétiens n'excommunieront pas leurs adversaires politiques, ils les tueront.* » (ibid., p. 8). C'est cela le crime des gens d'Église (72).

En fait, depuis 1789, une partie toujours plus grande des gens d'Église a rallié le camp révolutionnaire. Dans une importante *LETTRE À MES AMIS* de septembre 1965 sur l'Église et le monde moderne (n° 211), notre Père fait la chronique de cette réconciliation de l'Église avec la Révolution, depuis le Concordat jusqu'au Ralliement, et du *Sillon* à l'Action catholique de l'entre-deux-guerres. La lutte fut âpre tout de même et

Pie IX, par son *SYLLABUS* condamnant sans appel l'État révolutionnaire (1864), a considérablement retardé le triomphe des libéraux-catholiques. Mais en 1964, le centenaire du *SYLLABUS* fut passé sous silence dans toute l'Église. Dans sa Lettre n° 190, notre Père annonçait la « mise au rebut du *SYLLABUS* ». Hélas, l'avenir ne devait que trop lui donner raison. Après 1965, il lui faudra dénoncer dans le Concile Vatican II et sa constitution *GAUDIUM ET SPES*, le passage en force du parti clérical progressiste. Puis viendront Jean-Paul II, le pape des droits de l'homme, et Benoît XVI avec sa prétendue "herméneutique de la continuité".

Notre Père s'est dressé toute sa vie, quoi qu'il lui en coûtât, contre ce crime des gens d'Église. Ce point 72 est le résumé de cette œuvre critique que lui seul était capable de faire, avait la vocation de faire. *POUR EN SORTIR*, écrivait Maurras en 1926... Pourquoi n'en est-on toujours pas sorti ? Pourquoi les peuples tiennent-ils donc autant à la démocratie ? Réponse de notre Père : « *Parce que les gens d'Église les y ont enchaînés. Avides de plaire au peuple en exaltant la liberté, aux individus en leur prêchant leurs droits plutôt que leurs devoirs, plus encore avides de plaire aux riches et aux puissants, les gens d'Église n'ont plus osé lutter pour Dieu et par Marie contre la Révolution. Et de compromis en trahison, ils ont enfin partie liée avec la démocratie, se faisant inconsidérément, scandaleusement, ennemis de la gloire de Dieu et du salut de leurs frères.* » (72)

C'est ce que Maurras, malgré tout son génie, n'a pas compris, ne pouvait pas comprendre, car il refusait de croire en Dieu Père, Fils et Saint-Esprit et il refusait d'aimer la Sainte Vierge. La démocratie est un absurde régime de mort temporelle, certes, mais bien plus, c'est une impiété, une horrible offense faite à Dieu par l'homme qui le défie... La Révolution jette les peuples dans le malheur ici-bas, ce n'est que trop certain, mais ce n'est que le prélude aux souffrances éternelles que les âmes des damnés souffriront dans l'au-delà. Ce qui manque à Maurras – parce qu'il n'en a pas voulu –, c'est de considérer la Politique à la lumière des demandes et des promesses du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial, et surtout de Notre-Dame à Fatima.

Car Notre-Dame nous a mis en garde le 13 juillet 1917 : « *Plusieurs nations seront anéanties.* ». « *C'est l'avertissement de Fatima. Ou Jésus, par Marie, en Marie, et pour Marie, ou l'Enfer en ce monde et dans l'autre. Celui de ce monde à l'image de l'autre.* » (73) La destruction de la nation française, à vues humaines, est inéluctable. Maurras et l'Action française malgré la vérité de leurs démonstrations, n'ont pu l'empêcher. Voilà pourquoi notre Père a décidé en 1997 de consacrer la Phalange à l'Immaculée Conception : toute lutte politique est vaine si ce n'est pas une croisade mariale. Notre seule espérance politique, c'est Notre-Dame de Fatima qui s'est nommée Notre-Dame

du Rosaire. C'est par ce Nom déjà qu'Elle donna la victoire aux armées chrétiennes contre les Turcs à Lépante en 1571. Puissante comme une armée rangée en bataille, Elle a annoncé le 13 juillet 1917 que

son Cœur Immaculé triomphera et qu'il sera donné au monde un certain temps de paix.

Voilà pourquoi le point suivant n° 74 est le tournant de nos cinquante points royalistes.

LA SCIENCE POLITIQUE DE LA SAINTE VIERGE (POINTS 74 À 85)

Le grand mérite de l'Action française est d'avoir rappelé aux Français ce que la Révolution avait nié et tenté de faire oublier, à savoir qu'il existe une science politique. En effet, *« la démocratie ne souffre pas que la politique puisse être objet de science. Une science politique est impossible dans l'hypothèse de Rousseau : aucune loi politique, aucun type politique ne peut être superposé aux libres contractions de volontés égales. La souveraineté résidant dans le nombre, le nombre étant formé d'unités identiques, ces unités n'étant constituées que de liberté, il leur suffit de se mettre ensemble pour constituer à la fois le vrai politique et le bien politique. Thèse absurde, dit-on. Mais thèse professée et thèse pratiquée. »* (Charles Maurras, *L'ORDRE ET LE DÉSORDRE*) D'où le rétrécissement de la science politique universitaire à un débat moral sur l'alternative entre démocratie et dictature. (CRC n° 194, p. 4-5) Tout réalisme politique et toute considération d'un bien commun ou d'une raison d'État supérieurs aux volontés et aux droits individuels, sont nécessairement immoraux, fascistes. Quant à la recherche scientifique par enquête historique, expérience et raison, elle ne saurait être envisagée sérieusement : réfléchir, c'est déjà désobéir ! De ce moralisme, de ce dualisme apocalyptique entre le Bien démocratique et le Mal fasciste, la *politique naturelle* de l'Action française nous a préservés. C'est son grand bienfait.

Mais cette science "positiviste" demeure incomplète et stérile tant qu'elle ne prend pas en compte le fait pourtant non moins "positif" que *« Dieu veut intervenir dans la vie politique par la médiation de sa Divine Mère, tant il est vrai qu'il règne sur tout l'univers. Tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la terre (Mt 28,18). Jésus-Christ a acquis par sa Croix la royauté universelle qui réclame la soumission de tout l'ordre humain, et non pas simplement des cœurs, à sa loi et à ses volontés, dont il a institué sa Divine Mère médiatrice universelle. »* (74)

Quelques penseurs modernes étaient déjà familiers de cette vue surnaturelle de l'histoire, comme Juan Donoso Cortes, Vladimir Soloviev, ou bien Monseigneur Freppel. Mais notre Père l'a approfondie mieux que personne avant lui. En effet, il a compris que la formation, le développement et la conduite des communautés humaines – en un mot, l'Histoire – s'inscrivent dans un dessein de Dieu sur le monde : la substitution d'une Cité céleste, d'un royaume messianique, à la Cité de Satan qui régentait l'humanité depuis le

péché d'Adam. La politique n'est pas seulement une mécanique, une science empirique, mais un instrument du Bon Dieu, qui a envoyé son Fils Unique pour entrer de plain-pied dans l'histoire humaine et la mener à son terme.

« L'histoire de France illustre depuis quinze siècles cette intervention de Dieu, en particulier par la vie et l'œuvre de sainte Jeanne d'Arc. Toute sa vie court à un certain but que savent les êtres célestes qui la guident. Selon son fait et selon ses dictés, c'est l'intervention de Jésus-Christ en personne dans notre histoire humaine, politico-militaire, en faveur du royaume de France. » (74) Cette souveraineté de Notre-Seigneur Jésus-Christ a été confirmée par les révélations célestes à sainte Catherine Labouré, rue du Bac à Paris. En 1830, à la veille de la Révolution, elle vit le Christ dépouillé de ses ornements et des attributs de son pouvoir royal. Avec l'abdication de Charles X, dernier roi sacré, c'est Jésus-Christ, le vrai Roi, qui est détrôné. La disparition de la monarchie très chrétienne jettera la France et le monde dans le malheur. Mais la Vierge au globe prend le royaume en régence... jusqu'à ce jour, jusqu'à son triomphe annoncé ! D'où l'attachement de la Phalange à la Médaille miraculeuse, que saint Maximilien-Marie Kolbe donna comme arme à la *Militia Immaculatae*.

POLITIQUE TOTALE.

En 1983, notre Père exposait sa *Politique totale* « adossant non seulement la politique naturelle de Maurras à notre Métaphysique totale, ce qui était déjà prometteur, mais joignant cette haute sagesse, cet art royal à la mystique chrétienne, catholique, qui en vérité l'avait, pendant mille ans et plus, instituée, développée et conservée dans notre royaume de France. » (CRC n° 195) Les points suivants (74 à 86) sont extraits de cette précieuse étude où notre Père s'est appliqué à redéfinir clairement les grands concepts de la science politique dont nos contemporains ont perdu le sens.

QU'EST-CE QUE LA POLITIQUE ?

« La politique est la science et l'art qui visent à faire naître, exister, prospérer, durer les sociétés humaines en vue de leur permettre d'accéder à la civilisation et de s'y élever, dans l'ordre et la paix sans lesquels ne paraît ni ne subsiste aucun bien. » (86)

Depuis les Grecs, la politique, ou science de la cité, est à la fois une *science* et un *art*. La *science*, c'est

la recherche de la meilleure constitution pour la cité et *l'art*, c'est le gouvernement de la cité visant à lui garantir l'ordre et la paix. Deux mille cinq cents ans après Périclès, l'objet de la politique n'est certes plus la petite cité grecque, mais la nation.

QU'EST-CE QU'UNE NATION ?

La nation n'est pas la seule réalité politique, elle n'est pas nécessaire non plus. La première réalité politique, c'est *la famille* ou la tribu, cellule de base de la société. Puis les familles se développent et s'agrègent, pour former dans un premier temps une société inorganique et illimitée, sans structure ni frontière définie, *un peuple*. Quand ces peuples se civilisent, un patrimoine commun se développe et dure au-delà des générations : la terre, les morts, les gens, les traditions. C'est *une patrie*, objet d'un sentiment, le patriotisme, qui génère dévouement et héroïsme. Famille, peuple, patrie : dans ces trois réalités politiques, il s'agit essentiellement d'un attachement viscéral à la terre de ses pères. Mais avec la nation, un seuil est franchi.

Qu'est-ce qui fait de la nation « *la société parfaite, se suffisant à elle-même* » (75) ? Disons tout de suite que c'est l'existence d'un État souverain qui distingue la nation de toutes les autres réalités politiques. Il n'y a pas de nation sans État. De même qu'une âme organise les divers éléments d'un corps, seule *une autorité souveraine* est capable de réunir comme en un seul corps des familles, des tribus, des peuples divers, et d'en faire « *une communauté supérieurement organisée et nettement séparée des autres, garantissant à ses membres l'ordre et la paix* » (75). Voilà pour l'explication formelle de l'existence des nations. Mais sur quoi repose le succès de cette autorité souveraine à organiser un ensemble si informe et si divers de familles et de communautés ? C'est là un point très important : l'existence de la nation requiert l'adhésion libre et stable du peuple à cet État souverain, à son Roi. Or, cet accord n'est plus seulement viscéral, sentimental, comme pour le patriotisme : il s'agit d'obéissance, de soumission à une autorité supérieure.

Qu'est-ce, alors ? Qu'est-ce qui fait concourir la multitude à un même bien commun national ? Quel est le fondement de ce dévouement qui peut réclamer jusqu'au sacrifice de sa vie ? Cette grande question qui agite toutes les nations occidentales depuis 1789 reste irrésolue. Cela fait l'objet d'un numéro de la Politique totale de notre Père (CRC n° 196). Car, après tant de réponses soit fausses, soit incomplètes, l'apport de la métaphysique relationnelle est décisif.

Il y eut d'abord Rousseau et sa théorie du contrat social. Selon lui, « la société naît de l'homme, de ses volontés arbitraires, de ses définitions statutaires des droits et des devoirs, contrats à tout moment révocables, passés entre individus autosuffisants, auto-créateurs. » (CRC n° 196) Aberration mortelle... Au

contraire, l'homme naît de la société. C'est être fils qui est premier, avant même d'être homme.

Puis vinrent les fascismes et leur divinisation idolâtrique de la nation. Funeste réponse...

Quant à Aristote et aux scolastiques, ils expliquaient que dans la société comme dans le corps, la partie se sacrifie pour le tout. Par exemple la main se porte au-devant de la flèche pour sauver le corps. Mais comparaison n'est pas raison, explique notre Père. La réaction de la main est instinctive, inconsciente, elle n'est pas libre. Les contraintes biologiques n'expliquent pas le dévouement d'êtres libres. C'est d'un autre ordre, humain, moral et nécessairement religieux.

Charles Maurras, lui, refusait de répondre à la question que nous nous posons, car il s'interdisait de faire de la métaphysique. Il se contentait de dire que ce dévouement était naturel chez les Français. « *C'est servir en effet qui est le premier dans les cœurs...* » C'était vrai de ce cœur ardent, mais *quid* de tous les autres ? C'est très insuffisant.

Le résultat, c'est qu'aujourd'hui, plus personne ne comprend rien au fait national. Le très officiel *Dictionnaire de science politique et des institutions politiques* ne trouve rien à en dire : « *notion fort imprécise désignant une collectivité sociale dotée de caractéristiques communes suffisamment significatives pour atteindre un niveau minima d'unité et d'autonomie* »... Quelle chute !

Alors ? Vous avez mieux à proposer ? Point 75 : « *La métaphysique relationnelle découvre la racine ontologique de l'amitié, de l'amour, de la charité, dont le patriotisme est le fruit et, plus fermement, le nationalisme. Loin de s'accomplir par lui-même en suivant les principes individualistes, c'est par ses frères humains, avec eux et, merveille plus grande encore, dans ses frères, ses proches, sa famille, sa nation, et pour eux tous que chaque individu trouve enfin son accomplissement et sa béatitude commençante. Cette adhésion de la personne à la société est un besoin, un désir de tout l'être de s'ouvrir aux autres et au monde, et à Dieu immensément, infiniment, pour grandir, non en soi, mais en enfant de Marie, mère d'une famille innombrable, ensemble avec les autres, en union, en communauté avec eux. C'est ce qui explique aisément l'élan, le dévouement de cet enfant, capable d'aller jusqu'au sacrifice suprême pour le salut de la communauté.* »

C'est le secret de l'Ancien Régime et de la Chrétienté. Notre Père disait que la contemplation religieuse de cet ordre divin « nous fait entrer dans la psychologie même de Dieu, c'est-à-dire dans la vie commune des trois Personnes divines dans l'éternité ». Ah ! c'est une grande chose que la politique !

Et nous mourons aujourd'hui de ce que cette métaphysique catholique a été abandonnée par l'Église et par l'État. Dès lors, nous comprenons que deux sciences politiques s'affrontent. L'une a pour objet

la nation, conçue comme une immense réciprocité de services, comme un corps mystique ; l'autre prend pour objet l'homme sans autre relation qu'à lui-même, et considère la communauté humaine, familiale, nationale comme d'un « ordre accidentel » selon les mots du philosophe Karol Wojtyła (CRC n° 196).

« Pour nous, phalangistes français, comme dit le point 76, le devoir est d'une admirable simplicité. Le nationalisme français est parfait, de la perfection incomparable de la France, fille aînée de l'Église, seconde patrie de tout homme civilisé. Il nous dicte notre devoir d'ardente fidélité, d'amour, de confiance et de dévouement dans sa défense jusqu'à la mort. » Et pour "maintenir", notre Père nous a légué une doctrine nationaliste limpide.

QU'EST-CE QUE LE BIEN COMMUN ?

Pour nous, nationalistes catholiques français, le premier et ultime bien commun, c'est évidemment d'aller au Ciel. Le rôle de l'autorité souveraine, en subsidiarité de l'Église, est de mener ses citoyens au Ciel. Comment cela ? En assurant l'ordre et la paix dans la nation (77 et 78).

L'ordre est synonyme ici de "mode d'emploi". Un organisme comme la nation répond à des lois, et il ne peut vivre que lorsque son ordre, ou son mode d'emploi, est respecté.

Il est donc nécessaire que les hommes, législateurs et sujets confondus, reconnaissent qu'il existe au-dessus d'eux un ordre des choses, un ordre naturel, voulu par Dieu. De cet ordre divin de la création découle un droit naturel ou positif qui doit être transcrit dans nos sociétés en lois humaines, en code civil et code pénal, obligeant concrètement chacun des membres de la communauté à respecter cet ordre.

La dépendance des lois humaines à cet ordre naturel que l'on peut appeler "Droit divin" est le salut de toute communauté politique. « Le Peuple de la Bible, privilégié entre tous, a vécu sur le fondement de la Loi mosaïque, la Torah, révélée par Dieu sur le mont Sinaï, mais couvrant de son autorité infaillible tout le système des lois liturgiques, civiles et morales qui remplissent les cinq premiers livres de la Révélation, le Pentateuque. » (CRC n° 196) Dans la Rome antique, la Loi des Douze Tables dont l'origine se perdait dans la nuit des temps était, selon Tite-Live, « la source de tout droit public et privé ». À ce droit constitutionnel, législation vénérable et sacrée, s'ajoutèrent au cours des siècles une grande variété de lois humaines de moindre importance, organisant la vie quotidienne en société.

Quelle responsabilité exorbitante, quasi divine, que celle du législateur ! de celui qui dit la loi. Il possède ce que les Romains appelaient la *Majestas*. C'est-à-dire qu'il est comme « médiateur entre Dieu et les hommes » (77), usant de sa puissance pour imposer le droit que Dieu a mis dans sa création.

Lorsque Vladimir Poutine fait inscrire dans sa réforme constitutionnelle (2020) – après une mention de la foi en Dieu héritée des ancêtres – que l'État doit défendre la famille et que, pour cette raison, il n'y a de mariage possible qu'entre un homme et une femme, il obéit à l'ordre divin manifesté dans la création.

Pourtant, il y a là un combat. Dans la CRC n° 194, notre Père, s'appuyant sur un livre du professeur Michel Villey, expliquait l'irréversible décadence moderne du droit à partir du nominalisme de la fin du Moyen Âge et du luthéranisme qui est sorti de lui. « C'est du nominalisme d'Occam en effet – affirmation que les idées sont dépourvues de réalité, qu'elles sont de simples mots, de simples "noms" – qu'est sortie via Hobbes toute la philosophie des droits de l'homme. Avec l'irruption du nominalisme, le mot de loi prend une valeur nouvelle. Il n'évoque plus l'ordre du monde, caché dans ce monde, que les législateurs ou philosophes grecs (et les chrétiens donc !) s'étaient efforcés vaille que vaille d'exprimer en formules écrites (que voilà une belle description de l'œuvre législative !). La loi devient le commandement volontaire (arbitraire) d'une autorité. » (CRC n° 194 et CRC n° 196) La puissance souveraine s'est coupée de la référence à un ordre divin naturel et a prétendu dire le Droit de sa propre autorité, écrire le mode d'emploi de la société sans se référer à Dieu. À cette législation étatique sans principes religieux, sans légitimité, totalitaire, s'est bientôt opposée une revendication de droits indéfinis, illimités... Jusqu'à produire cet insoluble conflit des Droits de l'homme opposés à l'État totalitaire.

Aujourd'hui, comme depuis toujours, c'est dans le retour à l'ordre naturel qu'est le salut de la société.

L'autre fondement du bien commun national, c'est la paix, que le souverain a mission d'assurer. Connaître et respecter l'ordre naturel ne suffit pas, encore faut-il que la nation soit protégée contre ses ennemis. « Comparons avec la science médicale. Celle-ci ne peut se contenter de spéculer sur les normes idéales de la santé humaine. Il faut ensuite aller sur le terrain, visiter les malades, appliquer la théorie à chaque cas. De même en science politique : il faut chaque jour prendre des décisions, conduire la vie de la nation, la faire prospérer et la défendre. En un mot, il faut gouverner. » (78)

QU'EST-CE QUE GOUVERNER ?

Selon l'empirisme organisateur hérité de l'Action française, gouverner c'est « savoir pour prévoir afin de pourvoir ». Gouverner, c'est sans cesse engager sa responsabilité en prenant des décisions difficiles. Les décisions d'un chef d'État sont d'autant plus graves que souvent la vie et l'avenir de beaucoup d'hommes en dépendent. Notre Père, par une série d'exemples historiques, nous donne à comprendre la gravité du gouvernement d'une nation : au Moyen Âge, fallait-il partir

en croisade ou défendre le pré carré ? Au dix-septième siècle, fallait-il s'allier avec les Turcs et les protestants contre l'hégémonie Habsbourg ? En 1942, fallait-il collaborer avec les Allemands, ou fallait-il que le maréchal Pétain quitte et passe en Algérie ? Fallait-il avoir la bombe atomique ? Faut-il faire le choix de l'énergie nucléaire ? Voilà de graves décisions... Qui doit les prendre ? Qui doit gouverner ?

Nous retrouvons là le combat des deux sciences politiques : « *Le réflexe moderne est de prétendre que tous aient participation à la décision. Mais l'incompétence de la foule, son irrésolution, ses contradictions, l'irresponsabilité des personnes sont trop contraires aux exigences immédiates de tout acte de gouvernement, qui doit être secret, sûr, prompt et fort.* » (78) Alors ? À qui va-t-on confier cette redoutable mission de gouverner ?

« Il apparaît plus sage, écrit notre Père, de chercher carrément dans la direction opposée, et de confier la décision entière, l'autorité du gouvernement à l'être le plus personnel, le plus libre par rapport à tous les autres. Et le plus hautement et clairement responsable. Dans *L'ENQUÊTE*, Charles Maurras prononçait son jugement célèbre : que le dictateur soit le Roi ! Ainsi, la même puissance souveraine qui pense l'ordre, le droit, les lois de la nation, comme infailliblement, devrait en organiser aussi la vie quotidienne, assurer sa défense, maintenir constamment ses énergies en alerte. C'est l'union des deux pouvoirs législatif et exécutif, dans la même Personne royale. » Cette Personne qui a la charge du bien commun national doit être **souveraine**.

QU'EST-CE QU'UNE AUTORITÉ SOUVERAINE ?

Selon Jean Bodin, « *la souveraineté est la puissance absolue et perpétuelle d'une République (d'un État)* », ou encore « *le pouvoir de donner et de casser la loi* ». C'est dire qu'une autorité est souveraine lorsqu'elle peut imposer sa puissance et obtenir l'adhésion de la *major et sanior pars* de la population. Elle est ainsi en mesure de remplir son rôle de garante du bien commun national. Notre Père définit le pouvoir souverain par cinq caractéristiques : il est légitime, antidémocratique, personnel et pérenne, démophile, paternel. « *La divine surprise que nous accordera notre Mère Immaculée sera d'abord la restauration de cette autorité politique.* » (79)

Un pouvoir est légitime quand « *il peut justifier son autorité et obtenir l'adhésion de son peuple qui y voit une réalité fondamentale, une vérité, une bonté, une beauté souveraine.* » (79) Notre Père distingue trois stades ou trois degrés de perfection de légitimité.

Le degré le plus bas est celui de la *légitimité antérieure* qui résulte du rétablissement, par la force, de l'ordre et de la paix. Dans le chaos et la ruine, le plus fort, roi, dictateur ou chef, bon ou mauvais,

impose sa loi. Et il dure par la force. Par exemple, à la fin du cinquième siècle, Clovis et ses Francs conquièrent une partie de la Gaule, ils s'y installent et règnent en maîtres.

Toutefois, nul pouvoir ne peut durer en s'appuyant uniquement sur la force. Il lui faut acquérir une *légitimité naturelle* par les services rendus à son peuple qui, en retour, lui manifeste une reconnaissance capable de consacrer son autorité.

« Si barbare, si brutal que soit ce pouvoir politique, dit notre Père, qu'il le veuille ou non, il entre dans la vis sans fin de l'organisation, de la pacification, de la civilisation. Pris au piège du Pouvoir, le dictateur tyrannique se transforme lui-même, en même temps que son peuple se perfectionne par l'obéissance. » Ce qui est impossible à obtenir en démocratie, où le chef change tous les cinq ans...

Un exemple récent : Khadafi, en Libye, avait commencé par être un dictateur sanguinaire, anticolonialiste, financé par le Kremlin, et finançant lui-même le terrorisme international... Mais, *pris au piège du pouvoir*, il avait fini par devenir un élément essentiel de stabilité politique dans toute l'Afrique et en Méditerranée, et même par se faire le protecteur de la minorité chrétienne... Le chaos dans lequel est tombée la Libye après son assassinat en 2011 témoigne de cette légitimité qu'il avait acquise. C'est un crime que les nations occidentales expieront d'une manière ou d'une autre. Car cette légitimité naturelle est déjà de droit divin. Elle ne change certes pas l'homme qui en est investi, elle ne le sanctifie pas nécessairement. Nous sommes encore à ce point au niveau de la nature commune, à ne pas confondre avec la grâce du Christ et la vie surnaturelle qui n'interviennent que dans une troisième perfection de légitimité : la *légitimité mystique chrétienne*. Celle-ci repose sur la fidélité populaire enracinée dans la foi catholique : « *la vertu d'obéissance religieuse que pratique le fidèle envers la hiérarchie ecclésiastique entraîne dans son sillage l'obéissance politique, et la transforme, la "surnaturalise"*. Dans ce cas c'est la foi au Christ qui conduit à la fidélité au souverain. » (79) Notre Père est ici le continuateur de Jean de Terrevermeille et des légistes d'Ancien Régime, car l'idéal de l'autorité souveraine, c'est le Roi très chrétien, sacré à Reims (75). La souveraineté la plus forte et la plus féconde est de droit divin, elle découle du sacre.

Après trente années de gouvernement, un chef d'État comme le général Franco avait presque atteint à cette perfection de légitimité. Le rétablissement d'une dynastie aurait achevé son œuvre, si son successeur n'avait pas trahi sa vocation par amour de la démocratie...

Un pouvoir souverain se doit d'être **antidémocratique** (80). Car il n'y a aucune légitimité réelle qui puisse sortir de l'élection dans notre République absurde et impie, mais seulement une autorité de fait. Donc il

faudra rompre avec la démocratie et la prétendue souveraineté populaire pour retrouver une véritable autorité.

La souveraineté ne se partage pas. L'autorité la conquiert et la conserve par une démonstration permanente de sa force matérielle, antérieure à sa force morale qui est un mélange de droit reconnu et de prestige assuré. Aussi un pouvoir souverain est-il **personnel et pérenne**, (81) c'est-à-dire monarchique, car *« tout pouvoir est monarchique ou corrompu ; tout n'est que dictature ou anarchie. »* Et seul un monarque dynastique, père de ses sujets, aime vraiment son peuple.

Il est **démophile** et non pas démocrate. (82) *« Il y a deux manières d'être populaire, pour une autorité paternelle, patronale ou royale. Celle du choix arbitraire et celle du consentement ; celle de l'élection et celle de l'adhésion. »* Une autorité démocrate se fait élire, applaudir, dominer par les intérêts privés, et enfin renvoyer par n'importe quelle force populaire. Une autorité démophile, "qui aime le peuple", le commande, même quand elle lui déplaît.

« L'histoire de nos rois nous les montre dédaignant les louanges menteuses et les oppositions calculées, et brisant les manœuvres des Grands. Et le peuple leur en a accordé d'autant plus spontanément sa confiance, son amour et sa fidélité inébranlables. Cette entente, désintéressée, ne se fabrique pas, elle ne se mendie pas, elle se donne. »

Et surtout elle s'enracine dans la foi catholique, sans laquelle elle ne peut se maintenir et porter du fruit. Ce n'est pas un fascisme, un fol abandon à une personnalité charismatique qui risque de les entraîner à l'aventure ; c'est une relation filiale d'obéissance, de respect et d'amour. Ce pouvoir souverain est donc en dernière instance **paternel** et non tyrannique (83). C'est-à-dire décentralisateur, exempt de cette paranoïa jacobine qui hante les élites parisiennes depuis 1789. Ce n'est pas étonnant que le Maréchal Pétain ait été le premier à décentraliser : il rassemblait en sa personne toutes ces caractéristiques du pouvoir souverain. Il était légitime, il avait rompu avec la démocratie, il aimait la France et ses familles. *« Le chef de l'État sera enclin, de lui-même, à satisfaire l'aspiration de ses sujets à la plus grande capacité d'initiative, quitte à l'équilibrer, à l'orienter comme un arbitre souverain et un bon père. C'est par nécessité nationale, et non par besoin personnel, qu'il renforcera le pouvoir central quand l'ordre, la sécurité, la paix, la prospérité de la nation l'exigeront. »* (83)

Telle est la conclusion de la vraie science politique : la démocratie est absurde, la monarchie sacrale seule peut incarner le bien commun national. Tel était le pressentiment des Grecs et des Romains, telle était la conclusion des légistes d'Ancien Régime et de Bossuet, tel fut l'aboutissement de l'enquête de Maurras. Notre Père a rappelé cette vérité au vingtième siècle, à

contre-courant d'une Église conciliaire qui semblait y renoncer définitivement. Mais un jour, par un triomphe éclatant en Russie, le Cœur Immaculé de Marie rendra sa sagesse séculaire à l'Église catholique.

DE LA PUISSANCE À L'ACTE.

Le point 84 constitue le versant positif du point 72 qui dénonçait *le crime des gens d'Église*. Car telle est la grande leçon de l'Histoire de France : rien ne se fait sans l'Église. Et sans l'Église, tout se défait. Ainsi, *« ce sera le bienfait des gens d'Église, revenus des erreurs de Vatican II et du culte de l'Homme, d'aider le chef de l'État à restaurer la nation selon son ordre particulier, conformément aux lois de son histoire. »* (84)

Pour nous qui savons que le Ciel ne se dédit pas et que la France est l'objet de promesses divines, nous espérons, nous attendons une nouvelle Jeanne d'Arc, une nouvelle action divine en faveur du royaume de France, qui seule pourra donner vie à nos cinquante points politiques. Et notre souverain remplira de nouveau ses fonctions sacrées (85).

La première fonction du souverain est *religieuse*. Ce n'est pas là une innovation de notre Père : c'est une réalité politique essentielle qu'il a mise en lumière. *« Dire que la politique n'a rien à voir avec la religion est un mensonge, car même lorsqu'elle prétend ne pas s'en occuper, elle le fait : si ce n'est pour favoriser telle religion, c'est pour la combattre, ou encore pour se faire sa propre religion. »* (85)

Ce que nous voulons donc, c'est que l'État se fasse le défenseur séculier de l'Église catholique, avec la prudence requise, évidemment, sans contraindre les consciences.

Pour retrouver le sens de sa première fonction et attirer les bénédictions divines, le chef de l'État n'aura rien de mieux à faire que consacrer le pays au Cœur Immaculé de Marie et au Sacré-Cœur de Jésus, reconnaissant ainsi en eux le vrai Roi de France et sa Reine Immaculée.

Cette consécration inspirera autant qu'elle facilitera la rénovation des deux autres fonctions du souverain : d'abord la fonction politique traditionnelle de maintien de l'ordre intérieur et de protection contre l'ennemi extérieur. Et ensuite, la fonction écologique de protection des familles.

Trois protections, en résumé, sont du devoir du chef de l'État : protection de l'Église, de la nation et des familles... sous la protection du Cœur Immaculé de Marie ! *« Elle adoucira les mœurs, tempérera la justice et canaliserà la force. »* Sa médiation se diffusera depuis le chef de l'État dans toutes les institutions politiques de la nation que nous étudierons, si Dieu le veut, dans le prochain numéro.

Frère Louis-Gonzague de la Bamlina.

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH, À L'ÉCOLE DE NOTRE PÈRE (2)

Le mois de mars – mois de saint Joseph – nous a donné l'occasion d'un entretien avec frère Bruno de Jésus-Marie sur l'opportunité de l'année jubilaire en l'honneur de saint Joseph, décrétée par le pape François, pour le 150^e anniversaire de son patronage sur l'Église universelle. En voici le texte intégral :

LE 8 décembre 1870, le bienheureux pape Pie IX a placé l'Église universelle sous le patronage de saint Joseph, dans des circonstances particulièrement tendues : la Ville éternelle avait été investie par les troupes révolutionnaires et piémontaises deux mois plus tôt, et le jour même de la proclamation de ce Patronage, qui se fit simultanément dans les trois grandes basiliques de Rome (Saint-Pierre, Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure), les fidèles qui avaient assisté aux offices, furent insultés et maltraités. Le soir, sous les fenêtres du Vatican, des forcenés crièrent : « *Mort au Pape !* » Bien des gens annonçaient qu'avec la chute des États pontificaux, c'en était fini de la Papauté. Le nouveau roi d'Italie Victor-Emmanuel eut l'insolence d'offrir à Pie IX, désormais prisonnier dans son palais du Vatican, sa police et ses troupes pour le protéger, tandis que plusieurs nations l'invitaient à venir s'installer chez elles. Ferme comme le roc face à la révolution, Pie IX refusa toutes ces avances pour se placer, lui et l'Église, sous la protection de saint Joseph.

– Mon frère, vous avez, si on peut dire, saisi la balle au bond pour tourner nos cœurs et nos espérances vers le Chef de la Sainte Famille. Pour nous donc aussi, 2021 sera une « *année saint Joseph* ». L'annonce en a paru dans la Ligue de janvier – « *Noël auprès de saint Joseph* » –, puis dans le numéro de février, où vous vous êtes appliqué à commenter le décret du pape François, « *Patris corde* » ; dans le numéro de mars, vous avez voulu présenter toute la partie positive de l'enseignement de notre Père sur saint Joseph, en tenant à ce que ce numéro soit illustré en première page par la photo de notre Père fondateur. Est-ce pour nous inviter à faire le rapprochement entre lui et saint Joseph ?



LA SAINTE FAMILLE

Sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice (Turin)

FRÈRE BRUNO : – Oui, c'est cela. Pour moi, j'ai fait le rapprochement depuis la fondation de notre communauté, le 15 septembre 1958, centenaire de la naissance de Charles de Foucauld. Et on pourrait appliquer à notre Père fondateur ce que Mgr Freppel disait de l'évêque dans son diocèse : « *Lorsque Dieu s'apprête à former le cœur d'un [fondateur d'ordre], Il crée, Il développe en lui ce qu'il y a de plus vif, de plus délicat, de plus profond dans les affections d'ici-bas : Il emprunte au cœur du père sa bonté et cette sollicitude de l'homme qui s'est senti revivre avec bonheur dans d'autres lui-même ; Il prend dans le cœur de l'époux cet attachement tendre et fort qui tient une vie enchaînée pour toujours à une autre vie ; et c'est du mélange de ces deux sentiments purifiés, agrandis, transformés*

par sa grâce, qu'Il fait le cœur d'un [fondateur d'ordre]... » (frère Pascal, MGR FREPPEL, t. I, p. 478)

Cela a été manifeste dès le début de notre vie en communauté, quand notre Père nous plaça sous le bienfaisant patronage de saint Joseph. Selon le deuxième article de la Règle qu'il avait rédigée l'année précédente :

« *Ils auront une intime prédilection pour Nazareth et désireront revivre auprès de la Sainte Famille tout le mystère de sa vie cachée. Saint Joseph sera leur grand protecteur et la Vierge Marie, leur Mère.* » Marie et Joseph étaient donc et demeurent nos deux « Patrons » intimes, contemplés, aimés, que nous invoquons et tâchons d'imiter dans les vertus de leur vie cachée. Pour saint Joseph, « *notre bon Père* », ce sont ses vertus de prudence, de sagesse, d'humilité, d'artisan et père de famille. Comme le décrit notre « *PRIÈRE*

À SAINT JOSEPH", composée par notre Père dans sa cure de Villemaur et agréée par l'évêque de Troyes, Mgr Le Couëdic (A12 dans nos carnets de chants).

J'ai là sous les yeux quelques notes du curé de Villemaur pour un sermon sur saint Joseph, qui dit déjà dans quelle intimité d'âme notre Père était avec ce grand saint : « *Oh ! douce union d'une famille sainte, qui resserre les liens de nos unions ! Qui aime avec ferveur et discrétion, d'un amour qui vient de Dieu et va à Dieu, pur, généreux, plein de tendresse et de sollicitude. Ce n'est même pas coûteux, tellement c'est heureux ! Oh ! pauvreté dans le travail manuel, qui illustre pour nous la pauvreté évangélique ! La pauvreté des biens laisse davantage rayonner la richesse et beauté des personnes. Le travail manuel laisse plus de liberté à l'esprit pour contempler et aimer. Ni grandes ambitions ni grands soucis.* »

- On devine là des richesses de contemplation, que notre Père partageait avec ses amis.

- Oui, plusieurs *LETTRES À MES AMIS* décrivent cette vie cachée de Nazareth, qui est « *le ciel sur la terre* » (n° 7) certes, mais aussi une préparation au drame de la vie publique et de la Croix, comme le montrent les Lettres n°s 82 à 85, écrites à Villemaur en février et mars 1961, à la fois pour confondre l'imposture progressiste et pour retrouver le VRAI Nazareth, selon l'esprit et la vocation propre du Père de Foucauld. En effet, écrivait-il, « *sa découverte neuve, éblouissante, rejoint la tradition authentique de l'Église... Nazareth, c'est une maison perdue, ignorée, sous le toit de laquelle une Vierge consacrée et un Prince de Vertu adorent à cœurs perdus leur Dieu et Sauveur... Que chacun de nous, que nos familles y participent, oui ! mais dans la participation limpide à cette vie toute surnaturelle. Secret d'union à Dieu, d'anéantissement intime, où la Grâce pénètre tout l'être et réduit tout orgueil, tout égoïsme, toute mondanité.* » (Lettre n° 82)

Mais qu'on ne s'y trompe pas : à Nazareth comme partout où cette perfection intime est recherchée, elle a été et sera toujours en butte aux contradictions, aux persécutions. « *Qu'on cherche à imiter la Sainte Famille dans le respect scrupuleux de la Loi de Dieu, et la Croix et le Martyre, et l'Apostolat et la Gloire nous seront donnés par Lui selon ce qu'Il voudra. Tout autre calcul répugne.* » (Lettre n° 83)

Notre Père était curé à Villemaur, Pâlis et Planty, comme saint Joseph à Nazareth. Le lien mystique qui l'unissait à sa paroisse aux trois clochers était comparable à celui de saint Joseph et de la Vierge Marie : « *Vous commençâtes à m'apparaître dans le Christ, écrit-il dans une de ses PAGES MYSTIQUES sur l'Église, comme une jeune épouse, joyeuse, confiante et tellement ardente que je vous sentais éprise plus que moi de la perfection où je vous guidais... Dans*

les champs, les ateliers, au chevet des malades, à la sortie des écoles, partout je retrouvais les mille visages de mon Église... Tenant votre visible place, comment n'aurais-je pas aimé cette Église avec une joie d'époux ? » (n° 54) D'où les magnifiques Lettres 98-99-102 écrites autour de la Noël 1961, suivies de la Lettre 104, de mars 1962, sur les relations intimes entre saint Joseph et son Épouse immaculée, que nous avons citées dans les deux derniers numéros.

- Mon frère, vous venez de citer la Lettre n° 104, datée du 19 mars 1962 : « *Jésus dans les bras de saint Joseph.* » La date est étonnante : ce jour est celui des funestes accords d'Évian, qui livraient l'Algérie au FLN. Comment expliquer cette coïncidence ?

- Tout simplement parce que, ce jour-là, notre Père n'était plus au presbytère de Villemaur, mais placé en garde à vue depuis le mercredi 14 mars au grand séminaire de Troyes, « pour avoir ouvertement déclaré que la capitulation de M. de Gaulle était la plus honteuse de notre histoire » ! Vous savez que son combat pour l'Algérie française fut le motif pour lequel notre Père fut dénoncé puis chassé de ses paroisses, mais il nous faut comprendre qu'en cela même, il était une image de saint Joseph. Saint Joseph, Père et Protecteur de la Sainte Famille persécutée, exilée, est aussi le Défenseur de la morale, qui est reflet de la Loi de Dieu et qui impose en tout état de cause qu'on prenne la défense de ses frères assassinés, martyrisés... C'est ce que notre Père répondit à Mgr Philippe, secrétaire de la Sacrée Congrégation des religieux, qui mettait comme condition de la reconnaissance de notre Ordre le renoncement à la défense de l'Algérie française. Il y reviendra lors de sa messe d'adieu à Villemaur, le 15 septembre 1963 :

« *Notre honneur a été par religion, en communauté paroissiale [souligné dans le texte] d'adopter une ligne de conduite conforme à notre foi, à la vraie justice et à la charité : nous avons pris parti pour la France, pour l'Algérie française, pour les innocents et les faibles opprimés et menés à l'abattoir. Ça, nous ne nous en repentirons jamais ! Cette ligne-là, nous la devons poursuivre, car la révolution, terrible aux petites gens et fatale à l'Église de Dieu, des territoires d'outre-mer vient en France. Elle devra nous trouver vigilants et forts, décidés à la vaincre ou à périr !*

« *Ne vous étonnez pas de tout cela : le Curé, ayant charge et soin de sa paroisse, se doit d'être un Maître, un Chef et un Pasteur. Les besoins des âmes ne doivent pas lui faire oublier ses responsabilités plus vastes, et il doit avec sa paroisse participer à la grande défense de la Foi, de la Civilisation et de la Patrie contre les armées de Satan...* »

- Dans le même temps, mon frère, s'était ouvert le concile Vatican II. Où le pape Jean XXIII, très habilement, jouait sur les deux tableaux : soutenant le coup de

force de la minorité progressiste qui avait mis de côté les schémas préparatoires trop traditionnels, et en même temps rassurant les traditionalistes, accédant par exemple au vœu de plus de quatre cents Pères du Concile, le 13 novembre 1962, d'introduire le nom du « *Bienheureux Joseph, époux de la Vierge Marie* », au canon de la messe romaine.

– Mesure que le clan progressiste s'empressa de tourner en dérision. Comme les protestants étaient mécontents, le Père Congar y alla de sa mise au point hypocrite dans les I.C.I. : « *Ramener trop exclusivement l'attention sur les aspects humains, et même enfantins (sic !) de la vie de Jésus risque de changer l'équilibre de la foi (!) au profit des seuls éléments doux, tendres, sentimentaux, et au détriment d'une vue de foi qu'appelle une véritable fréquentation du Nouveau Testament, singulièrement de saint Paul. Peut-on se nourrir à la fois de saint Paul et de "Mois de saint Joseph" ? N'est-ce pas l'un ou l'autre ?* » Le perfide !

Mais il est vrai que s'engageait alors la grande bataille au sein même de l'Église, cette pauvre Église qui allait être bientôt victime, comme dira notre Père, de « *l'orgueil des Réformateurs* », et cela par la volonté du premier de ces Réformateurs qu'était le pape Paul VI, acquis de longue date au réformisme de Congar. Et on peut dire que notre Père fut providentiellement libéré du souci de sa cure, pourtant si aimée, de Villemaur, pour se vouer exclusivement à la défense de l'Église en grand péril. J'y vois encore un signe du patronage de saint Joseph et de sa protection sur notre Père. « Sa mission concernait l'Église tout entière », comme l'avait bien compris Max Broquet, son fidèle paroissien.

– Au soir du 15 septembre 1963, notre Père et vous-même avec frère Gérard vous installiez à Saint-Parres-lès-Vaudes, dans le même diocèse de Troyes. La maison s'appelait « Les Clématites », n'est-ce pas ?

– Oui, mais notre Père s'empressa de la placer sous la protection de saint Joseph en lui donnant le nom de « Maison Saint-Joseph », puisque nous en avions fait l'acquisition « *grâce à la protection de la divine Providence, la sollicitude du bon et grand saint Joseph, dont les incessantes et admirables générosités de nos amis avaient été l'instrument béni* » (Lettre n° 183). C'était pour continuer, « *en enfants perdus de l'Église* » mais sous la protection du Chef de la Sainte Famille, notre vie de Nazareth, en communauté dans la prière et le travail, à la dernière place, certes, mais au bon poste pour comprendre ce qui se passait et mener le bon combat... pour l'Église. Comme disait notre Père : « *Seul cet amour violent que j'ai pour ma Mère me porte à déchirer, arracher de sur son visage et son corps magnifiquement ornés par Dieu même, les oripeaux infâmes, les voiles souillés et sacrilèges dont le Monde et le Siècle prétendent*

les recouvrir... J'irai maintenant jusqu'au bout de mon cri. Je plaiderai pour ma Mère. » (Lettre n° 134)

– Cette lettre magnifique, qui fait partie de la série des Lettres sur « *le mystère de l'Église et l'Antichrist* », est datée du 19 mars 1963, jour de la Saint-Joseph. N'était-ce pas celle, mon frère, que vous avez apprise par cœur pour la réciter en premier sermon dans la chapelle du Séminaire des Carmes à Paris, la première chapelle en France qui plus est à être dédiée à saint Joseph ?

– Oui, et je la récitai avec ferveur, parce qu'elle avait pour thème l'amour de l'Église, que nous avait communiqué notre incomparable Père : « *La seule pensée d'appartenir à l'Église suffit à renouveler la jubilation de notre âme...* » J'entends encore les sarcasmes de mon supérieur, qui me punit d'une fort mauvaise note. L'heure n'était plus à admirer l'Église, mais à la critiquer, afin de la réformer. Point n'est besoin de dire quel parti aurait pris saint Joseph !

Pour la Noël 1964, à la maison Saint-Joseph donc, notre Père écrivit une nouvelle Lettre sur « *la Sainte Famille, le vrai, l'unique trésor du monde* » (Lettre n° 192), où saint Joseph est présenté comme le modèle des religieux de Dieu et des pères de famille : « *Saint Joseph, le Patron de l'Église universelle, n'est-il pas à la racine de l'inestimable merveille de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance des religieux de Dieu ? Et j'ajoute, n'est-ce pas d'une telle présence du prêtre, calme dans sa sagesse, joyeux dans son célibat, que naissent et s'épanouissent ces autres imitateurs de saint Joseph, les pères de famille, fidèles et généreux, époux attentifs et discrets, sobres, pleins d'autorité et de dévouement pour leurs enfants ? Tous ces hommes peuvent lever leurs regards vers Lui, saint Joseph, qui est leur Père. Et nous désirons ardemment que toute la terre le vénère et chante ses vertus, pour qu'en tout lieu et tout foyer les fidèles des paroisses, les épouses et les enfants retrouvent en leurs prêtres à un degré excellent, en leurs époux ou leurs pères cette sainteté admirable.* »

De nouveau, en janvier 1966, au lendemain du Concile, comme pour effacer toutes les folies et impiétés qui avaient été débitées dans l'Aula conciliaire pendant trois ans, notre Père écrit son admirable Lettre n° 221 : « *Trop de désirs nouveaux et insensés, trop de discours et de propagandes viennent jeter le trouble dans nos familles et les bouleverser de leurs appels à l'insolite. Pour calmer ces appétits insatiables ou cette inquiétude, rien n'est meilleur pour les bons chrétiens que d'entrer en oraison, à Nazareth...* » Et il conclut : « *De Nazareth, que peut-il sortir de bon ?... Le Sauveur du monde. Voilà de toutes les leçons de l'Évangile la plus utile à notre temps. Si vous voulez le salut du monde, recréez de saintes Familles et d'autres Nazareth !* »

– Je crois que nous pourrions trouver beaucoup d'autres références à saint Joseph dans les sermons, conférences ou écrits de notre Père. Rien que pour les sermons – que nous appelons les “logia” –, j'ai relevé pas moins de 4931 références... Mais pourriez-vous nous dire, s'il vous plaît, celle que vous préférez ?

– Celle que je préfère ?... Vous êtes un peu indiscret, d'autant que vous pourriez facilement la retrouver vous-même, c'est celle que je cite le plus souvent : la Page mystique n° 21, de mars 1970. Avec sa merveilleuse intelligence des saintes Écritures et sa profonde connaissance du cœur humain, notre Père a compris le secret de ce saint immense : « *Ô saint Joseph, homme juste et bon, notre Père et notre protecteur, qui voudra se faire le héraut de vos intimes grandeurs ? Je n'oserais. Et pourtant je souffre trop de les voir ignorées pour ne pas tenter de les raconter à mon indigente manière. Tant d'âmes en seraient merveilleusement secourues ! Celui qui comprendrait la beauté et la délicatesse de l'amour que vous portâtes à la Vierge Marie, fût-il le plus grand des pécheurs, ressentirait l'irrésistible attrait de la vertu. Permettez-moi d'ouvrir votre cœur pour en révéler les secrets jalousement gardés...* »

Mais voyez-vous, jamais, dans l'esprit et le cœur de notre Père, l'amour confiant envers saint Joseph ne se dissociait de l'amour passionné qu'il avait pour l'Église. Dans ce même numéro de la CRC, notre Père titrait son éditorial : “*L'Église, l'Église seule*”, car étaient apparus de nouveaux contempteurs de l'Église, cette fois *intégristes* qui, par leur révolte et leur esprit de schisme, ajoutaient un mal à un autre mal. Quittant l'Église pour former des chapelles sauvages, ils l'abandonnaient à ceux qui la dépouillaient de ses ornements magnifiques, pour reprendre l'image employée tout à l'heure. Alors notre Père demandait à ceux qui voulaient bien l'écouter et le suivre, de conserver leur foi “virginale” et leur fidélité entière à la seule Église, qui est romaine :

« *Tenir à l'Église, la reconnaître pour divine dans sa réalité actuelle, visible, historique et humaine, cela devient de jour en jour un plus audacieux et bel acte de foi. Que Dieu nous en conserve la grâce ! Nous croyons l'Église immortelle et nous voulons en être les fils soumis... Et catholique, au sein même de l'Église actuelle, cette œuvre est de Contre-Réforme, c'est sa différence spécifique. Nous militons au service de Dieu et des âmes, dans la ligne même de notre foi et dans la charité surnaturelle qui nous est enseignée, donnée par les sacrements, contre cette Seconde Réforme pire que la première, qui est une autodestruction de l'Église et la perte des âmes. C'est un service légitime que nous sommes appelés à rendre dans nos paroisses, nos diocèses, nos pays de Chrétienté. Il peut sembler paradoxal d'être fidèle au Pape et aux évêques en luttant contre les opinions*

et les passions auxquelles ils paraissent tenir le plus. Mais nous prétendons en avoir le droit et le devoir... » (CRC n° 30, mars 1970)

– Cette foi magnifique en l'Église est toujours la nôtre, grâce à vous, mon frère, qui maintenez ce combat sur deux fronts, – ni schisme ni hérésie –, et cette ligne de crête fixée il y a cinquante ans par notre Père.

– Grâce à saint Joseph ! dont l'assistance, il faut le dire à la gloire de notre grand Protecteur et en action de grâces, ne nous a jamais manqué. Dans la désorientation diabolique qui a saisi l'Église et toutes les tempêtes qui ont suivi, c'est un vrai “miracle”. Comme notre Père le soulignait le 19 mars 1976 : « *Il est miraculeux que, à travers tant de siècles, tant de monastères aient pu vivre. Le miracle est fondé sur la vertu de saint Joseph. L'exemple de saint Joseph, charpentier toute sa vie, inspire de vivre comme lui, d'avoir son esprit : la perfection de l'amour de Dieu dans la vie la plus humble. Voilà les grâces qu'accorde saint Joseph. Pauvre vie que la sienne, mais glorifiée à l'extrême. Saint Joseph fait vivre l'Église en faisant vivre les religieux d'une manière vertueuse, joyeuse, fervente, dans les humbles tâches.* »

Et encore, le 1^{er} mai de cette même année 1976 : « *Joseph, gardien du berceau de Jésus, est le gardien de l'Église. Cela montre la puissance de saint Joseph. Chaque fois que nous nous alarmons, désolons, pour ne pas dire désespérons de la crise actuelle, nous devrions avoir chaque fois une invocation, un regard, un appel au Cœur de saint Joseph... L'intercession de saint Joseph donne sa confiance invincible en Dieu. C'est une grâce de faire appel à saint Joseph et cela nous ramène à la considération du mystère de l'Église ; cela a pour avantage que c'est une intercession pour l'Église. Dieu interviendra quand nous aurons assez prié saint Joseph. Tout est inséré dans une sagesse divine que nous ne comprenons pas. Ce que nous savons, c'est que notre prière à saint Joseph hâte le mûrissement de la cause de l'Église et sa solution.* »

– C'est ainsi que la Sainte Vierge et saint Joseph nous ont accordé la grâce d'un bon pape, le 26 août 1978, en la personne d'Albino Luciani. Quelle confirmation de la foi de notre Père en l'Église, qui avait toujours dit, même aux pires moments : « *Ce n'est pas nous qui sauverons l'Église, c'est l'Église qui se sauvera elle-même.* »

– Jean-Paul I^{er}, l'élu du Cœur Immaculé de Marie et nous pouvons ajouter : de saint Joseph, car ce dernier épouse toutes les pensées, les intentions de son Épouse, nous est apparu comme « *un saint Pie X qui s'ignore* ». Saint Pie X, le phare de l'Église au vingtième siècle, que notre Père aimait à comparer à saint Joseph : « *Prêtre pieux, humble, travailleur, l'homme de la charité et de la prière, juste et droit au suprême degré. Saint Joseph, son patron, devait être*

ainsi. Oui, plus j'y réfléchis, plus je pense que nul homme au monde n'a tant ressemblé à saint Joseph. » (SAINT PIE X, SAUVEUR DE L'ÉGLISE, CRC n°96, p.9)

Jean-Paul I^{er} était de même. « Ce Pape religieux et ferme dans la foi, si bon, si gracieux, par sa seule apparition a refait l'unité cordiale du peuple chrétien, sur l'essentiel qui est le culte de Dieu, la foi en lui, la piété personnelle et le labeur des vertus, surtout l'amour fraternel. Et l'Église s'est sentie revivre, délivrée du carcan des nouveautés postconciliaires, de la tyrannie des intellectuels réformistes, des exigences insupportables de l'ouverture au monde. Il était donc si simple d'être catholique ? Le sourire du Pape montrait aussi, prêchait que c'était une joie, un bonheur. » (LE SAINT QUE DIEU NOUS A DONNÉ, CRC n° 134, p. 1)

D'autant qu'il voulait, – mais cela, nous ne l'avons su qu'après sa mort –, avec un cœur d'enfant « *ce que Dieu veut* », c'est-à-dire accomplir à la lettre les demandes de Notre-Dame de Fatima : la consécration de la Russie et la dévotion réparatrice des premiers samedis du mois. Mais tel Joseph vendu par ses frères, il fut assassiné, comme nous en avons eu une nouvelle confirmation (cf. *IL EST RESSUSCITÉ*, janvier 2021). Son martyre cependant a produit ses fruits et ne cessera d'en produire, ne serait-ce que par son exemple entraînant, attirant, de pauvreté évangélique. « *Maintenant, disait notre Père, je vois dans la douce lumière du premier Pape martyr de l'ère capitaliste moderne : c'est par la pauvreté que l'Église romaine, purifiée, sauvera le monde.* »

– L'année suivante, en 1979, comme si les choses avaient mûri à cette « *douce lumière* », notre Père composa et publia les 150 Points de la Phalange. Vous écrivez, dans votre édito de mars, que « ce monument de sagesse absolument méconnue, qui nous fait héritiers, nous, ses disciples, des fondateurs de notre Église et de notre monarchie très chrétienne, et adoptés par eux, avec leurs cent cinquante vérités et bontés, beautés humaines et chrétiennes, ou pour mieux dire monastiques et monarchiques », a été bâti « *sous la houlette de saint Joseph* ». Une chose cependant m'a frappé : dans les 150 Points, il n'est pas fait mention de saint Joseph. Comment expliquer cela ?

– Précisément parce que, notre Père s'étant identifié à lui, on peut dire que c'est saint Joseph lui-même qui l'a inspiré pour mettre en forme toute cette doctrine, et qu'il en est, lui, le Patriarche taciturne, le grand silencieux de l'Évangile, pour ainsi dire le garant, mais discret, caché, « *dans l'ombre* ».

Pour les Points catholiques, prenons le triduum que notre Père nous prêcha les 1^{er}, 2 et 3 mai 1979 sur « l'esthétique mystique de saint Joseph ». Durant l'année précédente, il avait donné des cours à la Mutualité sur « *une mystique pour notre temps* », au terme desquels il nous confia qu'il n'avait pu enseigner tout ce qu'il voulait. À Josselin, lors des Journées bretonnes, il reprit son enseignement en

l'appliquant à la Sainte Vierge, c'est sa « *Mystique mariale* » (S 37, disponible sur la vod), le rendant ainsi abordable par l'exemple admirable, sublime, de la Vierge Marie. Mais il semble que, pour notre Père, cela n'était pas encore suffisant.

Il voulut que nous nous tournions vers notre bon saint Joseph, le « juste » par excellence, car il est pour nous un modèle d'âme mystique ou tout au moins désireuse de faire son salut :

« *L'Église, à travers les siècles, a tourné ses regards avec de plus en plus d'admiration vers saint Joseph et, dans les siècles à venir, probablement, elle grandira encore sa louange et elle lui donnera la place qu'il mérite, tout à côté de la Sainte Vierge et de l'Enfant-Jésus dans le Ciel... Figurez-vous que saint Joseph et la Vierge Marie avaient déjà le cœur et l'esprit pleins de sagesse esthétique et mystique et dramatique ! Ils en étaient remplis. Quelle leçon ! Mais ce n'est pas une leçon écrasante, c'est une leçon attirante, réconfortante, pleine d'allégresse.* » Et notre Père d'expliquer en quoi saint Joseph est « un Maître de vie spirituelle » comme un Maître de vie temporelle, un grand Patron et un intercesseur. Avec le sens du Salut qui était le sien, il fut la fleur de ce peuple humble, méprisé mais aimé de Dieu, des « *anawîm* » ou « *pauvres de Yahweh* », qui attendaient dans la foi la venue de leur Sauveur, de leur Rédempteur, parce qu'ils se savaient pécheurs. Leur attente, même si elle a duré des siècles, a été merveilleusement récompensée.

Et notre Père va jusqu'à dire que saint Joseph, avide de rédemption, est l'homme du pardon et de la miséricorde : « *Attendant celui qui allait venir pour pardonner, il pardonnait lui aussi, évidemment.* » N'était-il pas « *fils de David* », non seulement de la lignée de David, le Roi vainqueur et aimé de Dieu, mais l'héritier de celui qui pardonna à ses ennemis, jusqu'à son propre fils Absalom révolté contre lui.

Dans son étude sur David, « *roi selon le Cœur de Dieu* », écrite en 1995 (CRC n° 313-314), notre Père a des pages admirables sur le cœur miséricordieux de David, au moment où lui-même, en butte à des attaques et à des calomnies, était réduit « *à l'état de suppliant, avec David mon parent, mon modèle, méprisé, abject mais contrit et repentant, afin d'être aimé de Dieu et des miens, et de pouvoir les aimer encore, et mes ennemis aussi, selon ce que je lis de David au cœur doux et humble, plein de mansuétude et de miséricorde, figure bouleversante de Jésus nous aimant et nous excusant jusque dans les affres de la mort* » (Lettre à la Phalange n° 49).

Alors, « *allez à Joseph et faites tout ce qu'il vous dira* » (Gn 41,55). Il y a aussi cette place primordiale donnée désormais dans nos 150 points à l'Immaculée Conception, qui va tout à fait dans le sens de ce que veut saint Joseph et ce qu'il nous « *dit de faire* » aujourd'hui, mais nous en reparlerons plus loin.

- Pour mettre en application les Points politiques, faut-il aussi, mon frère, aller à lui, recourir à lui ?

- Parfaitement, c'est ce que notre Père nous a expliqué dans un sermon mémorable. C'était le 1^{er} mai 1987, « mai de lumières divines et de fêtes royales ». Nous étions en plein dans l'année du millénaire capétien, qui était aussi l'année de l'appel au jugement de Dieu. Et une vérité lui apparut avec force, propre à exalter le patronage et le culte de saint Joseph, comme aussi d'en blâmer l'inexistence actuelle dans la prédication de l'Église : saint Joseph est le patron, et là où il ne l'est pas, il doit le redevenir. Qu'est-ce à dire ?

« Pour l'ouverture du mois de Marie, nous avons fêté son royal Époux et chef de famille, saint Joseph, prince de Juda, de la lignée de David, établi Patron universel de l'Église. Lui, le plus petit des trois glorieux membres de la Sainte Famille, il commande, il est le Père et Protecteur de Jésus et de Marie, et son règne dure éternellement dans le Ciel. Méditation qui a tourné en religion royale. Il est un peu le Roi au paradis. Et il donne en ce beau mai le goût de la royauté retrouvée, restaurée, dans le dégoût de l'idolâtrie du moi, de la démocratie capitalo-socialiste, de l'anarchie. Et voilà que nous réapprenons à aimer nos pères, nos patrons, nos princes, nos pontifes, nos papes, nos chefs de familles, de professions, de nations, d'Églises. Nous admirons qu'au Canada, saint Joseph soit très honoré au mont Royal. Douce et humble anticipation des Souverains Pontifes et des Rois très chrétiens... »

Et le sermon de notre Père s'achevait par une résolution vibrante : « Nous nous mettons à ses ordres. Oui, au garde-à-vous devant ce chef si bon, si humble, si généreux et tout-puissant : "À vos ordres, Commandant !" »

- Alors, mon frère, je suppose que, pour la mise en œuvre de notre écologie communautaire, qui constitue la troisième partie de nos 150 Points, la consigne est la même : *Ite ad Joseph* ?

- Évidemment, parce que c'est son domaine de prédilection. La Sainte Famille, dont il est le chef, le patron, c'est le modèle de l'Église, et l'Église, c'est le modèle de la société temporelle. Nous avons eu au Canada pendant plusieurs années, sous la direction de frère Pierre, un "cercle Saint-Joseph", pour apprendre à nos amis, pères de famille, chefs d'entreprise ou employés, à faire passer dans leur vie professionnelle, les enseignements économiques et écologiques que notre Père a rassemblés dans les 150 Points. Cette doctrine héritée de nos maîtres, fondée sur la vérité et la loyauté, est plus que jamais d'actualité, c'est même le seul remède à la terrible crise qui s'annonce.

Au camp de la Phalange, l'an dernier, nous avons eu le témoignage de deux amis phalangistes, l'un est chef d'entreprise, et l'autre, cadre supérieur au sein

d'un groupe agro-alimentaire, tous deux attentifs et fidèles à pratiquer et le culte à saint Joseph et leur allégeance phalangiste. Deux exemples concrets de mise en œuvre de la vertu de prudence qui est au cœur de nos 50 Points d'écologie ; une vertu naturelle certes, mais soutenue par la grâce, que notre Père voulait voir pratiquer non seulement par les chefs de famille, par les chefs d'entreprise, mais aussi au niveau des communes, de la communauté nationale et même entre nations. Afin d'inscrire toutes ces "entreprises" sur le long terme, pour en assurer la force, la stabilité, l'indépendance et la pérennité.

La Providence divine apporte toujours son soutien à qui s'en rapporte à elle, mais le Bon Dieu et saint Joseph aiment bien aussi ceux qui accomplissent leur devoir d'état en faisant produire au centuple les talents qu'ils ont reçus, comme il est dit dans la belle prière composée par saint Pie X. Ceux-là donnent l'exemple d'une vie ordonnée, féconde, utile au prochain et au pays, ainsi que d'une collaboration professionnelle compétente et dévouée (point 148).

- Un tel projet est magnifique, bien digne de saint Joseph, artisan de Nazareth et maintenant Patron de tous les patrons et pères de famille de l'univers. Mais comment peut-il être mis en œuvre par un phalangiste ? La condition préalable n'est-elle pas de retrouver dans l'enthousiasme un esprit d'enfance, d'enfant et de disciple... de saint Joseph ?

- C'est le secret. Notre Père et moi-même en avons fait l'expérience depuis le commencement de notre communauté et de notre phalange : seuls ceux qui possèdent, ou retrouvent, cet esprit d'enfance et de disciple, iront jusqu'au bout de la vérité et de la fidélité à leur engagement, et leur enthousiasme, renouvelé de jour en jour par l'oraison, produira tous ses fruits. Notre Père l'expliquait dans la retraite de communauté, "*Esquisse d'une mystique trinitaire*", qu'il nous prêcha au lendemain des événements de l'été 1989, qui avaient failli ruiner toute son œuvre et disperser les communautés, nous donnant en exemple "le cœur doux et humble de saint Joseph".

« La première étape, la préalable, la principale, dont les deux autres vont surgir mystérieusement, c'est notre relation, à la suite d'un don comme miraculeux, d'une grâce décisive : notre relation d'enfant à notre bon Père céleste, au Bon Dieu... C'est l'enfance spirituelle, correspondant à l'Ancien Testament, comme aussi dans les lectures et prières du début de la Messe, qui se terminent par la Préface et le Sanctus. »

Et notre Père expliquait ensuite qu'il aurait pu prendre le saint Enfant Jésus comme modèle de cette enfance spirituelle, pour nous apprendre à adopter « cette attitude de l'enfant, de confiance, d'abandon, d'obéissance, de soumission aveugle et d'amour... tout cela vécu par un homme, dans l'abnégation, le saint abandon, en quoi consiste le sommet de la perfection monastique et mystique ». Mais, d'une manière révéla-

trice de son enseignement et de ses conseils spirituels, il préféra nous donner à contempler et à imiter « *le doux et humble Cœur de saint Joseph, saint Joseph considéré comme enfant de Dieu. Mais il est le père de Jésus ?! Oui, c'est un peu complexe, mais nous allons voir cela de près... Nous allons essayer de comprendre comment saint Joseph est pour nous, moines, moniales, un exemple et que son doux et humble cœur tout soumis à Dieu, son Père céleste, peut être pour nous un modèle et en même temps un patronage : nous confiant à sa toute-puissance et ayant fait ainsi amitié avec lui, prenant sa main pour qu'il nous conduise, nous nous attendons à recevoir de lui beaucoup de grâces...* »

Non seulement les frères et les sœurs, mais tout phalangiste est appelé à entrer dans cette voie. Je n'ai pas le temps de développer, mais c'est un "secret" : plus on le pratique, plus on le comprend, plus on a envie de se mettre à l'école de saint Joseph, d'être son enfant et d'acquiescer ses vertus.

– « *Nous nous attendons à recevoir de lui beaucoup de grâces.* » Une des plus grandes grâces que notre Père a reçue au cours des années suivantes n'est-elle pas l'inspiration qu'il a eue de « passer la main » à l'Immaculée ? Pensez-vous que ce fut aussi sous l'inspiration de saint Joseph ?

– Oui, je le crois. Déjà, en 1993, en la fête du Cœur Immaculé de Marie, lors de son séjour au Canada, quand il remplaça la salutation trop banale « *Je vous salue* » de l'AVE MARIA, par le tendre, fervent, enthousiaste « *Je vous aime, ô Marie* », je ne doute pas que saint Joseph y soit pour quelque chose. C'était le jour de la prise d'habit de notre frère Marie-Gabriel, dont le saint patron est le frère Gabriel Mossier, qui raconte la grâce qu'il a reçue : « *Un jour que, plus malheureux que jamais, je criais : "Mon Dieu, ayez donc pitié de moi ! Que voulez-vous que je fasse ?"* je crus entendre une voix intérieure qui me dit très distinctement : *Aime Marie ! Aime Marie ! Et en même temps ces paroles allumaient dans mon cœur un véritable incendie d'amour, qui gagnait bientôt mes sens et tout mon corps. Et je me mis à l'aimer comme jamais je ne l'avais aimée, à l'aimer comme il ne m'était pas possible de l'aimer davantage !* » (CRC n° 297, p. 18)

Bien avant ce saint frère trappiste, le cœur de saint Joseph « *s'était jeté dans celui de la Sainte Vierge pour trouver Dieu en lui et par lui, pour entrer dans les voies mystérieuses de l'union à Dieu par Marie* », comme notre Père l'expliquait dans sa retraite sur la circumincessante charité prêchée cette même année 1993.

Enfin, un jour de 1997, après la grande épreuve de son exil à Hauterive, notre Père décida de "déménager" chez la Sainte Vierge : « *Décision innocente et douce comme la Colombe, mais dure et tranchante*

comme l'épée du Seigneur des seigneurs et Roi des rois : celle de placer dorénavant la Sainte Vierge Marie absolument au-dessus de toutes nos affections de cœur, de toutes nos convictions et pensées, de toutes nos œuvres extérieures et de tous nos désirs. » À sa suite, nous nous sommes comme jetés dans le cœur de notre Père pour déménager à notre tour chez la Sainte Vierge, pour la trouver en lui et par lui. Médiations fécondes, relations béatifiantes... Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, de l'identification de saint Joseph avec notre Père.

C'est enfin le testament qu'il livra en conclusion de sa "COMPLAINTÉ D'AMOUR ET DE MISÉRICORDE", en juillet 2000, après la révélation du troisième secret de Fatima : « *Aimez le Cœur Immaculé de Marie ! Aimez tout ce qu'il aime !* » Saint Joseph n'aurait pas dit et ne dirait pas autre chose aujourd'hui...

– Ce qui fait que notre bienheureux Père est mort le 15 février 2010, sous la protection de saint Joseph, Patron de la bonne mort, entre les bras de Jésus et de Marie, toujours "à la dernière place" comme il l'avait désiré, mais "au cœur de l'Église", *in medio Ecclesiæ*, comme on le dit des Docteurs de l'Église. Et vous, mon frère, qui avez pris vaillamment la succession, c'est dans une fidélité entière à sa pensée et à son œuvre que vous tournez cette année nos esprits et nos cœurs vers saint Joseph. Ce sera ma dernière question : en quoi pensez-vous que cette "Année Saint Joseph" puisse être une grâce pour la Phalange, pour l'Église, pour le monde ?

– Prenons, si vous voulez bien, dans le sens inverse de celui que vous venez d'énoncer.

1. Pour le monde d'abord, il suffit de se rappeler la vision de saint Joseph et de l'Enfant-Jésus, le 13 octobre 1917 à Fatima. Annoncée en septembre par Notre-Dame elle-même : « *Saint Joseph viendra avec l'Enfant-Jésus afin de bénir le monde.* » Il vint effectivement en octobre, pendant que la foule était sous l'impression du grandiose miracle du soleil, et ce fut le premier des trois tableaux successifs du Rosaire, celui de la Sainte Famille : « *Notre-Dame ayant disparu dans l'immensité du firmament, nous avons vu, à côté du soleil, saint Joseph avec l'Enfant-Jésus, et Notre-Dame vêtue de blanc avec un manteau bleu. Saint Joseph et l'Enfant-Jésus semblaient bénir le monde avec des gestes qu'ils faisaient de la main en forme de croix.* »

Remarquez bien : saint Joseph ET l'Enfant-Jésus, le père et le fils... Notre Père aimait les voir tous les deux, le Patron de l'Église et le Roi du monde, « *comme deux enfants... saint Joseph avec sa simplicité, c'est un grand enfant, et l'Enfant-Jésus, c'est l'Enfant de Dieu, le Fils unique de Dieu et qui s'est fait petit enfant pour nous approcher* ». Et ils font ENSEMBLE le signe de la croix, pour nous bénir. Mais leur bénédiction ne produira son effet, en particulier pour la

paix dans le monde, que lorsque seront restaurées ou conservées, respectées et vénérées ces relations primordiales de paternité et de filiation. Cela me rappelle un article d'AMICUS, nom de plume de notre Père à ASPECTS DE LA FRANCE, que nous venons de relire en communauté : *« Le Fils de Dieu, se faisant Fils en ce monde, à ce qu'on pensait "fils de Joseph, le charpentier", de la bourgade de Nazareth, homme comme nous, nous apprenait à aimer toute filiation de la terre, à considérer notre état originel comme une vocation au bonheur éternel. En reconnaissant et acceptant notre état présent, comme Dieu nous le donnait à chacun, nous apprenions du Christ quelle fraternité universelle nous y trouvions, et vers quelle révélation de Paternité divine nous avançons. »* (22 décembre 1950)

2. Pour l'Église, si malade depuis le Concile, et malade précisément du Concile ! avec cette épouvantable corruption des mœurs, qui est la conséquence de son culte de l'homme. Faut-il, pour en sortir et nous en guérir, prêcher durant cette année jubilaire la chasteté parfaite, exquise, de Joseph, signe de son amour exclusif de Dieu et son Épouse vierge, l'Immaculée ? Oui, bien sûr, car cette pureté positive trouve sa source et sa récompense dans le Cœur Immaculé de Marie. Mais notre Père disait aussi que c'est la foi qu'il faut d'abord restaurer. Parce que *« le juste vit de foi »* (Ga 3, 11).

« Saint Joseph est un juste, qui avait les yeux fixés sur Dieu, qui pratiquait la Loi de Dieu, c'est-à-dire qui croyait, qui croyait d'abord ! Et saint Joseph, patron de l'Église, Père de l'Église, veut pour l'Église d'abord cette justesse de la Foi, et cela n'est pas impossible. Il suffit que ceux qui ont l'autorité et le pouvoir dans l'Église fassent leur devoir. Ensuite, cela améliorera les cœurs et, de proche en proche, on peut espérer que ce sera un renouvellement des âmes et une renaissance des vertus... »

« Faisons de saint Joseph d'abord le miroir de Dieu, le miroir de la Vérité divine ; ayons pour saint Joseph non pas simplement une confiance d'enfant pour son père adoptif, son père très tendre, mais de disciple pour son maître. Il est impossible que saint Joseph n'ait pas été, à l'image de Notre-Seigneur, d'abord un être de vérité, et ensuite de bonté, et ensuite de pureté. » (cf. SAINT JOSEPH, RESTAURATEUR DE L'ÉGLISE, 19 mars 1981)

3. Enfin, pour nous-mêmes, nos communautés et nos familles, groupées en Phalange de l'Immaculée, que pouvons-nous demander à saint Joseph, que peut-il nous accorder ? La grâce immense de la fidélité et la protection dans les tempêtes à venir, certes, mais aussi une intimité plus grande, à dire vrai ravissante, bouleversante, avec son Cœur doux et humble, telle qu'elle existait dans le cœur de notre Père, et qui transparaît dans sa Lettre à la Phalange n° 26, écrite pour la Noël de 1989 :

« Je suppose que votre désir est d'accéder cette année davantage au cœur même de cette Sainte Famille divine et chérie, pour lui devenir intimes et pour lui confier avec plus de chaleur vos parents, enfants, amis dans leurs épreuves, leurs maladies, leurs besoins, et dans l'angoisse de l'énorme mêlée des peuples, de l'effroyable guerre qui vient, et de l'apostasie qui en est la cause et qui en sera, jusqu'au point où Dieu arrêtera, la conséquence. Mais je voudrais, en signe d'affection et de reconnaissance, vous indiquer une pensée meilleure... »

Après nous avoir fait entrer dans les pensées intimes du Cœur de Jésus-Enfant tout occupé de sa Mère, du Cœur Immaculé de Marie tout occupé de son Fils chéri, tous deux affligés l'Un pour l'Autre, parce que personne, hélas, ne tient compte de leurs volontés, notre Père en vient à saint Joseph :

« Quant à notre père adoptif et très aimé saint Joseph, il aurait déjà assez de peine, de voir ces deux Cœurs sacrés qu'il chérit infiniment, rongés, brisés, blessés de si grandes peines et désolations l'un pour l'autre. Sa douleur à lui, le Juste au cœur si humble, délicat jusqu'au scrupule, c'est de s'en croire la cause, de s'en prétendre responsable. N'est-il pas le Patron de l'Église universelle comme il fut à Bethléem le chef de la Sainte Famille et à Nazareth le supérieur de sa maison ? Et voilà que tous ces maux viennent de chez lui ! de son domaine ! de l'Église dont il a la garde, du moins en principe ! Car, en pratique... comment faire ? comment s'y prendre avec tant de problèmes et si peu d'aide ? »

« C'est peut-être pourquoi ce "Cœur très pur, très généreux et tout-puissant", dans ses accointances avec notre Père du ciel, que nous implorons ici chaque jour en ces termes "Régnez sur nous, gouvernez-nous, sauvez-nous !" détourne vers cette maison qui lui est vouée, notre Maison Saint-Joseph, les documents les plus rarissimes, les renseignements les plus décisifs, et toujours à l'extrême limite du temps voulu, par des tours et détours qu'on n'inventerait pas, pour nous engager et contraindre à travailler et lutter pour le Sacré-Cœur et son message de Paray-le-Monial, pour le Saint Suaire de Turin et la dévotion à la Sainte Face demandée à sœur Marie de Saint-Pierre, pour le message de Fatima commandant tout l'avenir du monde présent en vue du règne universel du Cœur Immaculé de Marie. Cela nous tombe sur les bras, comme par un ordre du Ciel. Mais saint Joseph en contrepartie s'occupe de toutes nos affaires, si bien qu'au pied de la crèche, en le remerciant de toutes ses bénédictions et faveurs, nous pourrions bien surprendre dans son regard un petit coup d'œil complice et dans son geste, l'esquisse de cette bénédiction que les petits voyants de Fatima lui virent déjà faire sur le monde, le 13 octobre 1917, pour sa paix. » Ainsi soit-il.

Propos recueillis par frère Thomas.



COMPASSION

PAR ce mot sublime, la République sacrilège prétend couvrir un meurtre abject. Il nous est bon de purifier nos esprits de cette désorientation diabolique dans l'océan de la Compassion de Marie au Cœur douloureux et Immaculé.

À Pontmain, il y a cent cinquante ans, Notre-Dame ne se contenta pas d'appeler ses enfants à la prière, mais elle en donna l'exemple : Elle leur représenta le mystère de sa compassion et de sa toute puissante intercession lorsque, accompagnant des lèvres le *PARCE DOMINE* de la foule pénitente, elle lui présenta un crucifix sanglant avec une tristesse, une douleur indicible.

Pendant cette Semaine sainte, frère Bruno avait décidé de répondre à ce muet appel de notre Mère en nous faisant contempler à travers son Cœur douloureux et Immaculé le mystère de notre Rédemption. *VEILLER ET PRIER AVEC NOTRE-DAME COMPATISSANTE*, tel fut le titre de la retraite qu'il prêcha durant les Jours saints (publiée sous le sigle : S 168).

Malgré l'impossibilité de nous réunir comme de coutume à la maison Saint-Joseph, frère Bruno tenait à ce que nous consacrons tous nos soins à célébrer avec dévotion le triduum pascal, pour consoler Jésus et Marie de l'indifférence, de l'apostasie des masses. Ses conférences furent donc diffusées en direct sur notre site de *VOD*, complétées par le commentaire de la liturgie de la Semaine sainte que notre Père prononça en 1984. Finalement, la grâce aidant, jamais nous n'avons été si nombreux à suivre simultanément une retraite ! Certains amis canadiens ont même tenu à assister en direct aux prédications de notre frère prieur, malgré les six heures de décalage horaire.

Ô SAINTE CROIX, NOTRE UNIQUE ESPÉRANCE

Le soir du Mercredi saint, frère Bruno ouvrit les exercices de la Semaine sainte par la lecture de l'émouvante invitation lancée par notre Père "à ses amis" de contempler le mystère de la Croix :

« Pour ces grands Jours saints, l'Église entre dans la chambre nuptiale où son Époux l'attend. Poussant la porte de cette étroite cellule, elle n'a plus devant elle que Jésus, et Jésus crucifié. Elle se prosterne en un geste d'adoration et d'amour, elle s'abîme dans la méditation de ce mystère de la Passion et de la Mort de son Seigneur et Sauveur. Un colloque émouvant s'engage entre Lui et Elle, semblable aux impropères du Vendredi saint. Plus rien n'existe pour l'un et

l'autre, une nouvelle fois, que ce grand drame du péché et de la misère immense qu'Elle confesse au nom des multitudes, des souffrances et de l'amour qu'Il lui montre en retour. Il ne lui fait point de reproches, pour tant d'ingratitude et de révoltes, mais ses plaies et ses larmes, ses cris de douleur et de détresse sont plus terribles à entendre, à voir, que ne serait même la divine Colère. Elle demeure cependant, avec confiance, au pied de cette Croix où paraît, comme un arc dans la nue, la miséricorde infinie de Dieu pour les cœurs repentants.

« Entrons, mes frères, mes sœurs, entrons avec l'Église, avec le Cœur Immaculé de Marie, notre Mère, dans ce sanctuaire qu'envahissent les Ténèbres du Calvaire et, saisis par la vision du Christ en agonie, ressentons le tourment de ne pas aimer l'Amour ! » (*LETTRÉ À MES AMIS* n° 201, avril 1965)

Pendant trois jours, frère Bruno choisira parmi les trésors que nous a légués notre Père de tels bijoux, pour entrer dans le Mystère avec la tendresse et la dévotion d'un docteur et d'un saint !

La silhouette de la Croix, dominant invinciblement le monde, nous révèle notre péché, nous appelle au repentir et nous montre le chemin du Ciel : « *Per angusta ad angusta*. » C'est un signe de contradiction, opérant la révélation des cœurs. Renoncerons-nous au monde et à notre péché pour porter notre croix ?

Parce qu'il est l'unique espérance des pécheurs, ce bois infâme fut l'objet de la convoitise de Notre-Seigneur dès son enfance à Nazareth. Des sentiments d'un Fils de Dieu fait homme se heurtant à la malice du monde, notre Père tira une page bouleversante.

« On vous imagine toujours enfant, à Nazareth,... mais de vingt à trente ans, de quoi nourriessiez-vous votre pensée et votre cœur ? Non de futilités certes, mais toujours de cette Croix, de ce martyr, de cette immolation dont l'Heure était marquée. Avant d'entrer dans le mouvement accéléré de votre vie publique, qui allait vous emporter vers le But comme dans une montée du Calvaire de trois années, n'avez-vous pas connu trente ans cet offertoire douloureux et puissant, aux intentions sans cesse renouvelées et multiples, comme d'une préface à votre agonie ? » (*LETTRÉ À MES AMIS* n° 84, mars 1961)

Quand viendra le temps d'entrer dans sa vie publique, Notre-Seigneur révélera par ses paraboles et par ses miracles qu'il n'est pas venu pour ceux qui se croient justes, mais pour les malades et les miséreux. Racontant la parabole du Bon Samaritain, c'est son œuvre de salut qu'il évoquait par avance et savourait en son Cœur. Il avait hâte, il désirait ardemment que sonne l'Heure de sa Passion !

Pourtant, Jésus n'y entra pas sans tremblement et angoisse en raison d'un terrible secret qui demeurera toujours entre Lui et chacun d'entre nous :

« Nous comprenons que les bontés d'hier, les grâces de guérison, les aides providentielles, les pardons faciles de nos confessions presque tièdes, tous ces bienfaits salutaires qui font de nous pécheurs les enfants gâtés du Bon Dieu, tout a coûté à Celui qui nous comble avec mansuétude et simplicité, **tout cela a coûté la Croix...**

« C'est ainsi qu'il nous a aimés ! Nos plaies ne s'effaçaient qu'autant que s'ouvraient, sous les coups des bourreaux, des plaies semblables dans le Corps adorable du Sauveur. Nos péchés n'étaient pardonnés d'un mot, sans qu'il nous en coûte rien – ô femme adultère, l'as-tu pressenti ? – qu'en alourdissant chaque fois le poids de la Croix. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 32, Semaine sainte 1958)

Or jusqu'au dernier soir, jusqu'au jardin de l'agonie, les Apôtres de Jésus, insensibles aux paraboles, insouciantes de ses avertissements, ne le consolent pas mais ajoutent à son angoisse. Une seule Personne est à l'unisson de sa détresse : sa Très Sainte Mère au Cœur Immaculé. Dès le Cénacle, elle a tout compris et, durant l'agonie et la Passion de son Fils, elle communiera à tous ses tourments intimes, l'aidant autant qu'une créature peut aider son Créateur, autant qu'une mère peut aider son enfant abattu par le chagrin. Tandis que Jésus se charge de nos péchés, elle se fait péché avec Lui. L'Immaculée ! Comprendons donc ce qu'a été le brisement de ce Cœur très unique de Jésus-Marie-Immaculée, pour ne plus l'offenser.

Le lendemain matin, l'office des Ténèbres du Jeudi saint nous fera entrer dans les sentiments douloureux du Cœur de Jésus en agonie, tant par les longs psaumes qui exhalent la plainte du juste persécuté, que par les répons grégoriens ciselés par la piété de l'Église. Il faut avoir entendu notre Père les commenter et les chanter pour en goûter toute la richesse !

Cet office s'achève au troisième nocturne avec le récit par saint Paul de l'institution de l'Eucharistie, « dans la nuit où il fut livré » (1 Co 11, 23). C'est le suprême gage d'Amour donné par Jésus à ses Apôtres, sur lesquels il ne se faisait pourtant aucune illusion, mais pour qui il multiplia tout au long de ce dernier repas les témoignages confondants de douceur, d'affection, de confiance même.

DIEU EST AMOUR

Jeudi matin, à neuf heures, frère Bruno fit résonner dans notre chapelle le cri d'amour silencieux de Jésus-Hostie. Le symbole de cet Amour est le Cœur Sacré de Jésus, Cœur transpercé, surmonté de sa Croix, Cœur saignant et brûlant d'amour.

Or, explique frère Bruno, l'amour veut la présence

sensible. Il a besoin de gages véritables, de dons visibles. C'est pourquoi le Cœur de Jésus s'est fait eucharistique, c'est-à-dire PRÉSENT, VICTIME et NOURRITURE ; le Cœur de Jésus nous donne l'Hostie.

Dans une page mystique intitulée *LA CRÈCHE, LA CROIX, LE TABERNACLE*, notre Père, en digne émule du bienheureux Père Chevrier, décrit admirablement cette triple manifestation de l'amour de Jésus pour nous :

« Vous êtes ici, ô mon Dieu, tout aussi bien qu'à la crèche, dans votre Incarnation continuée, et vous renouvez pour nous tout le mystère de votre Rédemption, encore aujourd'hui (...). La crèche me raconte en figures ce qui est en réalité au tabernacle : votre présence réelle, ô Jésus, parmi nous. Le crucifix qui domine l'autel est ici l'image de ce que vous renouvez réellement par le ministère du prêtre, après l'avoir vécu premièrement au Calvaire : votre Sacrifice sacramentel, ô Jésus, qui nous fait communier à votre Père et notre Père, à votre Dieu et notre Dieu, dans le mystère de votre immolation en victime d'amour miséricordieux. » (*PAGE MYSTIQUE* n° 19, janvier 1970)

Jamais homme ne nous a aimés comme Jésus, trouvant dans son Cœur cette invention merveilleuse de l'Eucharistie, cette présence familière, intime, humble, accessible, fraternelle, à travers tous les temps et tous les espaces. Présence bien réelle, bien plus réelle que ne le pensent les théologiens de la CEF !

Notre Père en eut la révélation au séminaire, dans une vision intellectuelle qu'il rapporta dans ses *MÉMOIRES ET RÉCITS* (tome II, p. 249-251). Au-delà des apparences de pain et de vin, au-delà même du changement substantiel qui s'opère lors de la consécration à la parole sacramentelle du prêtre, demeure la réalité métaphysique primordiale : la relation constitutive de l'être, Parole créatrice du Verbe. Or ces apparences de pain et de vin qu'Il choisit de se donner nous révèlent son intention : « *Paraître ce qu'en l'occasion il veut être pour nous, comme notre pain par sa chair, comme notre vin par son sang, dans une manducation et une fusion d'êtres ineffable, pleine d'amour.* »

Jésus au tabernacle, c'est une présence offerte, un appel. L'Hostie, c'est un cri ! si bien entendu par notre vénéré Père Charles de Jésus à Nazareth.

« *Oh ! la douceur de ce baiser que vous donnez chaque matin dans la Sainte Communion à ce pauvre petit être, qui la dira, mon Dieu ? (...) Ô doux Jésus ! Vous me comblez de douceurs dès cette vie et vous m'en comblerez plus encore durant l'éternité entière, mais quel prix ne les paierez-vous pas ?* »

La réponse à cette interrogation est le mystère caché de la Sainte Eucharistie : Jésus a commencé par livrer son corps à la mort en VICTIME dans un sacrifice rédempteur afin de pouvoir nous le distribuer en NOURRITURE par la communion, distribuer cette vie qu'il avait acquise si chèrement.

Rien de tel pour prendre la mesure de cette immolation que d'écouter frère Bruno nous lire la page mystique : *MON DAVID, VAINQUEUR DES PHILISTINS*. On dirait cette page conservée dans le Cœur Immaculé de Marie et passée dans le cœur de notre Père !

« Changement pathétique ! Mon David, vainqueur des Philistins, dépose sa cuirasse et se revêt de la blanche tunique sans couture que lui a tissée sa Mère. Il n'est plus que douceur et résignation. Mon Jésus à l'âme tendre s'en va vers le sacrifice que lui a demandé son Père. Il avance sans armes, sans imprécations, vers ceux qui le haïssent. Il se livre à eux... Tous vous ont abandonné, ô mon Maître ? Non ! voyez votre Épouse à vos côtés. Son cœur maternel et filial entre à votre suite dans ce mystère d'amour et de douleur ; sa compassion est vaste comme la grande mer. » (*PAGE MYSTIQUE* n° 3, avril 1968)

Ainsi, dans sa Passion, sur la Croix et lors de chacune de nos messes qui en sont le mémorial, le Cœur de Jésus est d'abord tourné vers son Père. Et avec Lui, inséparable, le Cœur de Marie, Corédemptrice, prêtre et victime avec son Fils. Leur prière nous est connue, c'est le *PATER NOSTER* qui précède la communion. Frère Bruno nous en commenta les demandes, qui se conjuguent aux paroles de l'*AVE MARIA* pour faire grandir en nous les sept Dons du Saint-Esprit.

Durant ces Jours saints, nous allions pouvoir vivre de cet enseignement, car le Ciel nous avait providentiellement parachuté un bon prêtre grâce auquel nous pûmes célébrer messes et offices avec toute la solennité voulue. La Messe vespérale du Jeudi saint est particulièrement importante pour nos communautés de Petits frères du Sacré-Cœur, car c'est alors que nous renouvelons nos vœux.

Notre fidélité religieuse est notre première manière de poursuivre le combat de notre Père et d'encourager ceux qui nous approchent. Tel ce bon prêtre qui a découvert nos communautés de Magé :

Mercredi 24 mars 2021

Chers frères,

« *J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi.* » (2 Tm 4, 7) Ce combat, monsieur l'abbé de Nantes l'a mené avec force et courage et sens de l'Église. Merci à ce bon Père au-delà de la terre, qui est toujours vivant, nous le savons, dans la Communion des saints. Chers frères je vis seul du matin au soir et je me réjouis d'avoir rencontré un jour ce bon prêtre, immense théologien et l'honneur du clergé de France, Royaume de Marie Reine de notre beau pays.

J'ai pu constater les fruits humains et spirituels du fondateur de vos communautés par la foi et la piété des religieux et religieuses de Magé.

Que Dieu bénisse et garde dans la Foi et l'Es-

pérance les communautés du Sacré-Cœur, ainsi que dans l'amour et la fidélité à l'Église. Je vous confie à Marie-Immaculée,

+ abbé L.

À l'issue de la messe, pendant le chant du psaume 21, le plus clairement prophétique de la Passion du Christ, l'autel est dépouillé. Jésus-Hostie est retiré du Tabernacle qui reste béant. Nous entrons abruptement dans le drame.

Au cours de l'Heure sainte, à 21 h, auprès du reposoir, nous écoutâmes notre Père commenter les quatre poèmes du Serviteur de Yahweh (Is 42-53), ou plutôt s'entretenir familièrement et pieusement avec Notre-Seigneur de ces prophéties qui révèlent cinq cents ans à l'avance le mystère de la Rédemption qu'Il viendrait accomplir, avec une précision et une profondeur que n'atteindront pas même les écrits du Nouveau Testament !

Tout au long du Vendredi saint, ni la garde incessante autour du reposoir, ni les fleurs, ni les lumières ne peuvent occulter ce mystère redoutable, ce terrible secret dont la troisième conférence de frère Bruno nous révéla les abîmes de sagesse.

LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION

« La messe est un regard sur la Croix, commença frère Bruno, avant d'insister : La Messe est le mémorial de la Croix, elle en est le sacrement. L'Eucharistie tout entière répand les rayons de la gloire et les ruisseaux de vie qui partent de la Croix. Jésus agit donc dans l'Hostie, mais cette action est celle même de la Croix, toute rédemptrice. »

Bien peu nombreux, hélas, sont les chrétiens animés par l'esprit de la Croix, selon lequel tout crime mérite son châtement. Cela va contre l'esprit moderne, mais c'est la grande leçon de l'office des Ténèbres et spécialement des *LAMENTATIONS* de Jérémie, chantées chaque matin au premier nocturne.

Mais comment et par qui ce péché sera-t-il réparé ? Par un "marché d'amour", répond notre frère : « Entre le Père et le Fils, dans l'amour du Saint-Esprit, colombe de la Vierge Marie, est instituée une rédemption par paiement d'une rançon, Dieu disant : ma justice s'inclinera devant ma miséricorde, à condition que le prix soit payé. »

Le Fils de Dieu s'est donc offert, pour Adam et sa lignée et, avec Lui, d'un même mouvement, la Fille de Dieu, l'Immaculée.

L'Histoire sainte nous offre des figures de ce que sera ce sacrifice. Tel celui d'Isaac par le vieil Abraham. Notre Père ne pouvait lire ce récit sans que sa voix s'étrangle d'émotion. Et frère Bruno non plus !

Telle aussi l'agonie de la douce Ruth, grand-mère de David, de saint Joseph et donc de Jésus, tandis que Booz, loin d'elle, affronte l'Adversaire pour la lui

arracher. Les sentiments qui tenaillent alors le cœur de Ruth nous révèlent ceux de la Vierge Marie durant la Passion de son Fils et nous sont un modèle.

Écartelée entre la terreur et l'amour, Ruth s'unit au combat de son fiancé : la crainte d'une victoire de l'Adversaire lui donne la haine du péché et une compassion infinie pour les pécheurs, ses captifs ; le désir passionné du retour triomphant de Booz lui fait choisir la confiance en son Seigneur et Maître plutôt que le désespoir. Et déjà, dans la nuit, elle célèbre héroïquement sa gloire ! Elle est le modèle de l'Église militante qui, dans la même nuit, chante son Dieu comme un vaillant guerrier.

Frère Bruno nous rappela l'office de ce matin-là :

« On est fatigué par le chant des matines, on a pleuré sur le Christ mourant, on arrive aux laudes et on chante le *CANTIQUE D'HABAQUQ*. C'est l'Église, parvenue au comble de l'affliction, au paroxysme de sa compassion, qui trouve, en annonçant la terreur, le châtement du monde, ces paroles extraordinaires :

« *“Ego autem, in Domino gaudebo et exultabo in Deo Jesu meo. Moi, n'empêche, je me réjouirai dans le Seigneur, et j'exulterai en Dieu, mon Jésus, mon Sauveur, mon Rédempteur.”* »

« Vous comprenez que cette journée du Vendredi saint, journée d'angoisse et de sacrifice, est la journée où l'Église manifeste le plus vivement la perfection de son amour. »

Plus profondément, le second fruit de cette épreuve est la compassion de l'Épouse qui ne souffre plus pour elle-même, mais des peines de son Époux : elle est en Lui, elle revit les peines de sa Passion, elle devient martyre avec Lui. Cette union dans la souffrance est un mariage de sang, sur la Croix ! C'est le secret du Cœur Immaculé de Marie.

Surtout, Jésus se plaît à faire ressentir à ses épouses l'incertitude de sa Passion, à l'exemple de Ruth, ignorant si Booz parviendrait à prévaloir contre l'Adversaire. Découvrant qu'elle était vouée à l'enfer, l'âme mesure la gratuité absolue de la grâce.

Nous ayant fait prendre la mesure de l'enjeu de la Passion, frère Bruno nous découvrit en conclusion dans quels sentiments notre Sauveur y entra, grâce à ses nombreuses confidences du discours après la Cène. Les Apôtres ne comprirent rien sur le moment, mais la Vierge Marie, quant à elle, retint toutes ces paroles en son Cœur et en livra plus tard la signification à saint Jean. Elles nous font pressentir les abîmes du Cœur de Jésus tout tourné vers son Père et soucieux d'accomplir sa volonté. Ne l'avait-il pas révélé vingt ans plus tôt à ses parents, lors de son recouvrement au Temple ?

De ce sacrifice plus parfait que celui d'Isaac, qui sera une lutte et une victoire sur Satan plus décisive que celle de Booz, Notre-Seigneur prévoit déjà les

fruits : ce sera la renaissance de tout un peuple, en accomplissement des antiques prophéties. Jésus avance vers sa Passion en Chef, avec une sérénité et une majesté royales : « *Courage, j'ai vaincu le monde !* » (Jn 16,33)

LE MYSTÈRE DE LA CROIX

Après ces trois premières conférences pour entrer dans l'épaisseur du mystère de la Rédemption, du Calvaire à chacune de nos messes, frère Bruno nous raconta la Passion du Christ en suivant pas à pas le récit de saint Jean.

Disciple bien-aimé du Maître et le seul Apôtre à lui être demeuré fidèle en ces heures sombres, saint Jean l'avait suivi partout, s'introduisant jusque dans le palais du grand-prêtre, jusque dans le prétoire du procureur romain ; confident intime de la Sainte Vierge que Jésus lui avait confiée du haut de la Croix, c'est elle qui lui a révélé dans ces événements effroyables une ascension triomphale : la gloire de Jésus resplendit à la mesure de ses abaissements.

Le prologue de cette Passion, c'est l'Agonie de Jésus. Saint Jean ne raconte pas celle de Gethsémani, car il nous a déjà montré Jésus en agonie en plein triomphe des Rameaux. Juste après avoir révélé qu'il faut mourir pour porter du fruit, il est soudain mystérieusement bouleversé. C'est que cette mort recèle un secret terrifiant.

Quelques jours plus tard, après la Cène, au jardin des Oliviers, alors qu'il vient d'annoncer sa victoire sur le monde, Jésus est de nouveau terrassé par l'horreur de la mort qui l'attend. Le récit de saint Luc porte la marque de saint Jean – qui ne dormait pas ! – et nous fait le mieux compatir à la détresse insondable du Cœur de Jésus, abandonné par ses Apôtres endormis et se revêtant de notre péché devant son Père. Néanmoins, Jésus trouve au fond de sa volonté humaine, une acceptation filiale qui répare la désobéissance du premier Adam.

Le dernier Évangéliste ne s'attarde pas sur le procès juif, dont la matière est déjà toute contenue dans son Évangile et la sentence de mort déjà prononcée depuis plusieurs jours. Il ne nous raconte pas non plus les scènes d'outrages, car il s'attache à nous montrer que jusque dans les épreuves les plus ignominieuses de sa Passion, Jésus est glorieux, Jésus est Dieu, Jésus est un être transfiguré par sa mission, vainqueur !

En revanche, saint Jean retrace en détail le procès romain, car il aboutit à la manifestation publique de cette gloire de Jésus. La comparution devant Pilate constitue le premier acte de l'unique tragédie de notre histoire, avant la mise à mort et la Résurrection.

L'Évangéliste se plaît à mettre en scène le Procureur romain, écœuré par la cautèle des juifs, subjugué au contraire par le mystère de Jésus. En sept tableaux,

l'action dramatique progresse jusqu'à la proclamation par Pilate de la royauté de Jésus, qu'il fait siéger à sa place sur le tribunal : « *Voici votre Roi !* » (Jn 19,14) Il ne prononcera pas d'autre sentence, avant d'abandonner lâchement l'Innocent à la fureur des grands prêtres. Mais c'est précisément ce que Jésus voulait de lui, afin d'accomplir la volonté de son Père.

L'évocation de ce drame grandiose préparait nos cœurs à la cérémonie de l'adoration de la Croix, chef-d'œuvre d'esthétique dramatique. Notre Père nous la présenta comme la manifestation incomparable de l'amour de l'Église pour son Époux crucifié et la célébration efficace de sa mort. C'est le rite le plus poignant de la liturgie catholique !

Le lendemain matin, nous chanterions enfin au complet l'antienne du triduum pascal, répétée à la fin de chaque Heure de l'office pour en imprimer en nos âmes la leçon, résumé de toute notre religion : « *Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la Croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom.* » (Ph 2, 8-9)

« Dans une communauté qui a bien fait son carême, nous disait notre Père, qui a bien fait ses exercices de la Semaine sainte, qui est quand même accablée par la pénitence et la compassion, quand arrive ce "*Propter quod et Deus exaltavit illum*", c'est un chant de triomphe, c'est une ivresse ! »

JÉSUS CRUCIFIÉ ATTIRE TOUT À LUI

Le samedi matin, poursuivant son commentaire de saint Jean, frère Bruno nous présenta le deuxième acte de la tragédie pascale qu'il intitula : "LA VICTOIRE DU ROI DES JUIFS".

L'analyse exégétique de notre frère est très fine et minutieuse, mais nullement desséchante, car tout ordonnée à la contemplation religieuse du Mystère. L'Évangéliste a choisi avec soin chacun de ses mots pour ses riches harmoniques bibliques, théologiques et mystiques. Bien compris, ils révèlent des trésors de sagesse.

Écoutant frère Bruno, nous découvrons ainsi que Jésus s'est emparé de sa croix avec ferveur, comme de son étendard royal, *Vexilla Regis*. Sa royauté est d'ailleurs proclamée par le *titulus* apposé par Pilate, à la fureur des grands prêtres : « JÉSUS LE NAZÔRÉEN, LE ROI DES JUIFS ». Au Golgotha, Jean contemplait la gloire du Crucifié.

Notre Père touche au sublime lorsqu'il explique la parole de Notre-Seigneur à sa Mère : « *Femme, voici ton fils.* » Ce terme inusité nous révèle que Marie est la nouvelle Ève de ce nouvel Adam, sa coopératrice, sa corédemptrice, médiatrice avec Lui. Elle adopte tous ceux que Jésus est en train de sauver. C'est en Elle que s'accomplissent les prophéties annonçant la fécondité miraculeuse de Sion, mère de tous les

peuples. Cette démonstration exégétique rigoureuse répare le blasphème du pape François déniaient obstinément à Notre-Dame son privilège de Corédemptrice.

La relation que Jésus ne fait que consacrer est mutuelle : « *Fils, voici ta mère.* » Cette divine parole inspira à notre Père l'une de ses plus belles pages :

« Donnant votre vie, vous nous donnez encore le reste, vos biens, et de tous vos biens le plus précieux, le plus cher, l'Unique, il faut le dire : le plus propre à vous, celui que vous possédiez sans partage et dont vous vous dépossédez – ah ! les larmes me jaillissent – dont vous vous détachez avant de mourir pour l'attacher à nous, pour nous l'abandonner et nous le consacrer : le Cœur de votre Mère. » (PAGE MYSTIQUE n° 33, avril 1971)

Tout étant alors accompli, Jésus exprime sa soif : soif de nous donner à boire, comme autrefois à la Samaritaine, soif de mourir pour remettre l'Esprit.

« *Jésus, pourquoi êtes-vous mort ?* » se demandait notre Père dans sa LETTRE À MES AMIS du Vendredi saint 1962. Les théologiens ont répandu des flots d'encre pour essayer d'élucider le mystère d'un Père écrasant son Fils de tout le poids de sa justice vindicative. La réponse de l'abbé de Nantes nous en libère par sa précision théologique, jointe à une grande finesse psychologique, l'une et l'autre éclairées par le sentiment d'une tendre compassion. Cette lettre est un chef-d'œuvre et frère Bruno ne put faire mieux que de nous la lire intégralement. Et voici en une phrase la clef du drame de la Passion, révélée par Notre-Seigneur : « *Mon âme envahie par le Pêché aspirait à tous les abaissements et tous les châtiments qu'il mérite.* »

Jésus est mort. Le soldat lui perce le côté, conformément à la prophétie de Zacharie, en faisant jaillir le sang et l'eau. Saint Jean l'atteste solennellement, car cet ultime témoignage doit transpercer nos cœurs à leur tour, pour que nous croyions.

La conclusion de cette conférence était propice à nous placer dans les sentiments que l'Église veut nous inspirer le Samedi saint, d'une anticipation de la Résurrection dans une attente pleine d'amour, selon les termes de l'oraison du jour. Le récit de la Passion selon saint Jean s'achève en effet dans une douce lumière qui commence à poindre, comme un prélude à la Résurrection. Et si les Apôtres ont perdu la foi, Marie la conserve, elle seule. Elle seule est l'Église en ce jour.

JÉSUS VAINQUEUR DES ENFERS

La dernière conférence de cette retraite nous mit en présence du Saint Suaire, trophée de la victoire de Jésus sur les enfers et preuve irréfutable de sa Résurrection. Sa découverte dans le tombeau vide, au matin de Pâques, fut pour saint Jean le choc sacré qui lui manquait pour croire.

Frère Bruno intitule ce dernier acte de la Passion : "ADORATION". En effet, Jésus n'a pas quitté son Suaire sans l'imprégner de son Précieux Sang reviviscant au moment de la Résurrection, et le marquer de l'empreinte de son Corps reprenant vie, objets de notre adoration encore aujourd'hui, après l'avoir été de Jean.

Les Évangélistes nous ont raconté la Passion avec un laconisme qu'explique peut-être l'ignominie des traitements endurés par le Fils de Dieu. Dès lors, le Saint Suaire constitue un cinquième Évangile qui nous renseigne sur les souffrances atroces de Jésus, insoupçonnées jusqu'à nos jours. Cette empreinte de son Corps entièrement nu est une invitation pressante à compter et surtout à contempler ses Plaies. Elles sont innombrables : plaies de la flagellation, du couronnement d'épines, de tous les coups, outrages et sévices du "procès", du portement de croix ; plaies enfin de la crucifixion, aux mains et aux pieds, jusqu'à ce coup de lance qui a laissé une blessure béante par où le Corps s'est vidé de son Sang. L'endurance de Jésus fut surhumaine : toute sa Passion est un miracle, qui culmine dans sa mort, dans un grand cri.

Le docteur Barbet et bien d'autres à sa suite ont scruté ces empreintes avec toute leur science et n'ont jamais surpris la moindre contradiction avec les lois de l'anatomie. Chacune de ces traces de sang, toutes si criantes de vérité, constitue une preuve apologétique qui précipite le médecin à genoux !

Surtout, le Saint Suaire nous a conservé un visage détendu et serein, qu'illumine malgré tant d'affreux stigmates, la majesté très douce du Dieu de miséricorde, vainqueur des enfers déchaînés. La Sainte Face est un silencieux appel à l'amour, adressé d'abord à sa Mère qui reçut le Corps de son Fils à la descente de Croix. Notre Père a décrit son « *baiser pathétique* » avec une poésie et une piété inoubliables. La Vierge Marie provoque Jésus, pour ainsi dire, à hâter sa Résurrection.

Nous la célébrâmes par la Veillée pascalle, que le Père nous décrivait comme une perfection liturgique inégalable. Toutes les réalités de la nature qui signifiaient dans l'Ancien Testament les grands sentiments, les grands drames humains, sont devenus avec Jésus-Christ les symboles des mystères que nous célébrons : drame de la lumière et des ténèbres, de la mort et de la vie.

Et de fait, nos sens spirituels furent comblés ! La vigueur du feu nouveau projeta de somptueuses gerbes d'étincelles, défiant le clergé de s'en approcher pour allumer le cierge pascal. L'encens remplit l'air de son

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : achat 7,50 €. – CD : achat 5 €.

Ajouter le prix du port.

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

AVRIL 2021

- ACT. IRAK, UNE CHRÉTIENTÉ À PROTÉGER.
1 DVD – 1 CD.
- PI 2. 19. CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN,
VICTIME POUR LA NOUVELLE-FRANCE
1 DVD – 1 CD.

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2020.

MARS 2021

- PC 83. LES 150 POINTS
DE LA PHALANGE DE L'IMMACULÉE.
- 9. UNE NOUVELLE SCIENCE POLITIQUE
SOUS LE SIGNE DE FATIMA.
- 10. ENTRETIEN : LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT.
2 DVD – 2 CD.

parfum pénétrant, bientôt concurrencé par celui des lys disposés par nos sœurs sur l'autel pendant les litanies. La procession du *VIDI AQUAM* permit au célébrant de nous asperger généreusement d'eau bénite. Enfin, durant le *GLORIA*, ce fut le retour assourdissant des cloches, sonnant la joie de Pâques.

À l'exemple de Notre-Seigneur ressuscité, c'est d'abord vers Notre-Dame que notre Père tourna nos cœurs à l'oraison du lendemain, après le *REGINA CAELI*, en rappelant leurs retrouvailles, au matin de Pâques. Joie + souffrance = gloire : l'équation est facile à retenir, c'est celle du bonheur plénier de notre Mère, et du nôtre, car : « L'achèvement de la perfection de la Vierge Marie fait l'achèvement de notre joie, l'achèvement de notre gloire d'enfants de Marie ! »

Notre Père rejoignait ainsi la conclusion des prédictions de frère Bruno. Tout auteur sérieux ne doit-il pas citer ses sources ? Eh bien ! l'acquis de cette retraite est que l'Évangile de saint Jean s'explique tout entier par son colloque incessant avec Notre-Dame, porte-parole du Paraclet dont elle est le Temple.

« Le fruit désirable de cette retraite qui s'achève est de nous faire entrer dans ce colloque afin de vivre en enfants de Marie tous les jours de notre vie. »

frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.